Rostocker Dokumentenserver
Dieses Werk wurde Ihnen durch die Universitätsbibliothek Rostock zum Download bereitgestellt.
Für Fragen und Hinweise wenden Sie sich bitte an: digibib.ub@uni-rostock.de

Pierre-Laurent Buyrette Belloy de

Le Siége De Calais : Tragédie ; Suivie De Notes Historiques ; Representé Par Les Comediens François De La Cour, Sur Le Nouveau Theatre De S. A. E. De Saxe, à Dresde 1765.

[Dresde]: Walther, [1765]

http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82207401X

Druck Freier Zugang PUBLIC DOMAIN

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82207401X/phys_0001
DFG

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82207401X/phys_0002
DFG

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82207401X/phys_0003
DFG

Co_4256.1-4
~~D. I. e. 3169~~ 1-4.
D I e.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de
/rosdok/ppn82207401X/phys_0004
DFG

LE SIÉGE DE CALAIS,

TRAGÉDIE,

Par M. DEBELLOY.

SUIVIE DE NOTES HISTORIQUES.

Vestigia Græca
Ausi deserere & celebrare domestica facta. Hor.

REPRESENTÉ PAR LES COMÉDIENS FRANÇOIS DE LA COUR, SUR LE NOUVEAU THÉATRE

DE S. A. E. DE SAXE,

ADRESDE.

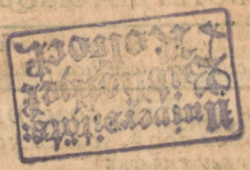
1765.

AVEC APPROBATION DE LA COUR.

CHEZ GEORGE CONRAD WALTHER,
LIBRAIRE DE LA COUR.

DE L'IMPRIMERIE DE CONRAD SAL. WALTHER.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82207401X/phys_0007
DFG



PRÉFACE.

VOICI peut-être la premiere Tragédie françoise où l'on ait procuré à la Nation le plaisir de s'intéresser pour elle-même. J'ai dû à cet avantage de mon sujet un succès que je n'aurois pu mériter à d'autres titres. Les étrangers se demandent comment il est possible que, chez un peuple qui est en possession depuis plus d'un siècle de l'emporter sur tous les autres peuples dans l'art dramatique, on ait si peu puisé dans son Histoire les sujets dont on a enrichi son Théâtre. Le grand-homme qui, depuis quarante années, soutient la gloire de la Scène françoise avec tant d'éclat, est le seul qui y ait fait entendre quelquefois des noms chers à la patrie. Mais un intérêt national, fondé sur un évènement purement historique, étoit encore un sujet que le Sophocle françois n'avoit pas traité.

Cependant la plûpart des Tragédies angloises sont tirées de l'Histoire d'Angleterre. Les Grecs n'empruntoient guères aux étrangers les grandes actions qu'ils célébroient dans leurs Drames. Nous voyons singuliérement dans la Tragédie des *Per-*

ſes, dans celle des *Suppliantes*, & dans celle d'*Œdipe à Colonne*, que la gloire des Athéniens y fut le premier objet d'*Æſchile*, de *Sophocle* & d'*Euripide*. Mais les Grecs n'avoient pas eu avant eux d'autres peuples célebres, & ſurtout des Romains dont l'Hiſtoire pût leur fournir, comme à nous, tant d'évènemens dignes du Cothurne.

D'ailleurs, on a grand ſoin dans notre enfance de nous inſtruire auſſi peu de notre Hiſtoire que de notre langue. Nous ſavons exactement tout ce qu'ont fait *Céſar*, *Scipion*, *Titus*: Nous ignorons parfaitement les actions les plus fameuſes de *Charlemagne*, de *Henri IV.*, du grand *Condé*. Demandez à un enfant qui ſort du College, quel fut le Général vainqueur à *Marathon* ou à *Trébie*? il vous répondra ſur le champ. Demandez-lui quel Roi ou quel Général françois gagna la bataille de *Bovines*, d'*Ivri*, de *Fornoue* ou de *Ravenne*? il reſtera muet.

Imitons les Anciens en nous occupant de nous-mêmes: & ſans vanité, nous en valons bien la peine. Que le brave *Euſtache de Saint-Pierre* n'étoit-il bourgeois d'*Albe* ou de *Préneſte*? tous les Poëtes de la République Romaine auroient chanté ſon courage intrépide. Ils ne ſe ſeroient pas embarraſſés ſi le nom de ce généreux citoyen pouvoit prêter au ridicule. Les Ro-

Romains ne rioient pas quand on leur nommoit *Régulus*, dont le nom cependant ne devoit pas être bien majestueux à Rome, puisqu'il signifie un *roitelet*. Accoutumons-nous à dresser des monumens aux vertus de nos compatriotes. C'est en excitant la vénération de la France pour les grands-hommes qu'elle a produits, qu'on parviendra à inspirer à la Nation une estime & un respect pour elle-même, qui seuls peuvent la rendre ce qu'elle a été autrefois. L'ame est entrainée par l'admiration à imiter les vertus, surtout quand elle ne les voit pas absolument hors de sa portée. Qu'on ne dise plus sans cesse en sortant de notre Théâtre: les grands-hommes que je viens de voir représenter étoient Romains, je ne suis pas né dans un pays où je puisse leur ressembler: Mais que l'on dise au moins quelquefois: je viens de voir un héros françois, je puis être héros comme lui.

Voilà le nouveau genre que je désirois de voir introduit sur notre Scène, & que j'ai eu le bonheur de faire goûter à ma Nation. Le premier de mes vœux, celui qui sera le plus facilement rempli, c'est de me voir surpassé dans la nouvelle carrière où je suis entré. Les graces que le Roi a daigné répandre sur moi, les bontés dont le public m'accable, ne doivent être regardées que comme un encouragement

qu'ils donnent à ceux qui ſont en état de les mériter mieux. J'ai voulu être utile à ma patrie : elle m'a ſu gré du projet ; que ne doivent pas attendre les Génies heureux qui l'exécuteront ? du moins ai-je donné occaſion aux François de prouver encore aux étrangers que la légereté de notre eſprit n'ôte rien de la force de notre ame ; & qu'il ne faut qu'une étincelle pour enflammer à l'inſtant ces ſemences de feu que nous portons toujours au fond du cœur. Je crois bien connoître ma Nation, je l'ai bien étudiée : voila pourquoi je l'aime ſi paſſionnément.

Venons au ſujet particulier de cette Tragédie. Je le regarde comme un des plus grands évènemens de notre Hiſtoire. La Couronne de France diſputée à l'héritier légitime par le Monarque le plus illuſtre que l'Angleterre ait vu ſur ſon trône ; la politique profonde & inſinuante de l'ambitieux *Édouard* qui déployoit tous ſes talens & toutes ſes graces pour ſéduire les grands & le peuple : la généreuſe réſiſtance des citoyens de *Calais* que les armes ni les bienfaits ne purent vaincre : le courage héroïque de ces ſix bourgeois, qui ſe dévouerent au ſupplice pour la gloire de l'état, pour le ſalut de leurs concitoyens & pour le ſoutien des loix fondamentales de la Monarchie : voilà ſans doute les plus belles ſources de ce pathétique

ſubli-

ſublime qui pénètre l'ame ſans l'amollir, & qui l'élève en l'attendriſſant. Je ſuis très ſurpris qu'aucun de nos grands Maîtres ne ſe ſoit emparé avant moi d'un champ ſi vaſte & ſi fertile. Eh! que de beautés n'en auroit pas tiré le génie profond de l'auteur de *Cinna*, ou le génie brillant de l'auteur de *Brutus!* la force du ſujet a ſoutenu ma foibleſſe: l'amour de la patrie a donné à mon ame un eſſor qui l'a élevée au deſſus d'elle-même. Tout mon mérite, s'il y en a quelqu'un dans cet ouvrage, a été de me bien pénetrer de mon ſujet & de l'appercevoir dans toute ſon étendue.

Ceux qui n'avoient pas approfondi cette époque ſi intéreſſante de notre Hiſtoire, n'attendoient dans ma Tragédie que la peinture d'une action courageuſe, faite dans un ſiége ordinaire, pour dérober au reſſentiment du vainqueur un peuple malheureux & ſoumis. Sous ce point de vue même le ſujet offroit déjà de grandes beautés. Et c'eſt ainſi qu'il a été préſenté par tous nos Hiſtoriens, & par le Roman ingénieux que l'on relit encore avec tant de plaiſir. Mais lorſque je regardai cette action dans ſon principe, dans ſes ſuites, & entourée, pour ainſi dire, de tout l'appareil de ces circonſtances; je conçus une bien plus haute idée de mon ſujet, & des richeſſes qu'il ſembloit me prodiguer

de toutes parts. Je m'applaudis surtout d'y voir réunis ces deux objets utiles que le *Citoyen de Geneve*, & l'auteur du *Journal Etranger* se plaignoient de ne rencontrer dans aucune de nos Tragédies: je veux dire la peinture des mœurs de notre nation, & l'avantage de lui faire aimer, par cette peinture même, ses loix & son gouvernement.

Je commençai donc par défendre à mon imagination de travailler au plan de la pièce. Il auroit été bien mal-adroit, dans un ouvrage qui devoit être entrepris pour l'honneur de la Nation, de prêter aux François des exploits imaginaires ou des vertus supposées. Je voulus que les évènemens, même épisodiques, fussent tirés de l'Histoire: & je trouvai heureusement dans les tems voisins de ce fameux siége, quelques faits qui pouvoient se marier avec l'action principale.

Tel est l'épisode du Comte d'*Harcourt*. Ce Seigneur qui commandoit la premiere ligne de l'Armée angloise à la journée de *Creci*, trouva mort sur le champ de bataille son frère *Louis* ou *Jean d'Harcourt*, qui combattoit contre lui pour les François. Il fut tellement frappé de ce malheur terrible, qu'il abandonna le camp d'*Edouard* & vint se jetter aux pieds de *Philippe de Valois*, qui lui pardonna. J'ai reculé de quelques mois ce fait si intéressant, pour le

lier

lier à mon sujet; & j'ai cru que les remords violens de ce Seigneur rebelle formeroient un contraste agréable avec la vertu tranquille des fideles bourgeois de *Calais*.

Les propositions qu'*Edouard* fait à la fille du Comte de *Vienne*, pour l'attirer dans son parti, elle & son pere, ne lui ont pas été faites réellement, puisque le personnage d'*Alienor* est le seul que l'imagination ait placé dans ma pièce. Mais ce Prince avoit négocié & même conclu de pareils traités avec plusieurs Grands du Royaume, notamment avec *Godefroi d'Harcourt*. Il avoit gagné le Comte d'*Eu*, Connétable de France: & que pouvoit-il avoir promis à un homme revêtu de la première charge de l'État, si ce n'est le rang de Vice-Roi, ou de Lieutenant-Général du Royaume, qu'il avoit déjà offert au Duc de *Brabant*.

Je pourrois donc dire de cette pièce, ce que le grand *Corneille* a dit de sa Tragédie *de la mort de Pompée*, qu'il n'y a gueres de Drame *ou l'Histoire soit plus conservée & en même tems plus falsifiée*. En général tous les évènemens de ma Tragédie sont vrais, mais ils sont souvent revêtus de circonstances différentes de celles qui les ont réellement accompagnés. On sait que c'est là le droit de la Poësie dramatique. Une Tragédie n'est pas une Histoire. Le Poëte est obligé de plier les

faits historiques aux regles du Théâtre : & cela est peut-être plus difficile que de créer une fable nouvelle que l'on peut remanier à son gré & selon ses besoins. Aussi avouerai-je avec franchise que, tout simple que puisse paroître le plan de cette pièce, il m'a beaucoup plus couté que celui de *Zelmire*.

Quelques personnes trouveront extraordinaire que je n'aye point fait paroître le Gouverneur de *Calais*. *Jean de Vienne** étoit, je l'avoue, un des plus braves & des plus habiles Officiers de son tems : mais la valeur & la prudence qu'il avoit fait briller pendant le cours du siége, devinrent des vertus inutiles au moment de la capitulation. Edouard voulut que le Gouverneur & la garnison restassent prisonniers de guerre ; & sa colere ne demanda le sang que des seuls bourgeois. Il auroit donc été très peu avantageux de faire paroître *Vienne*, uniquement pour consoler ou exhorter les Héros de *Calais*, qui n'avoient besoin ni de conseil ni d'encouragement. J'aurois pu feindre, peut-être, qu'il

* La Maison de *Vienne* est une des plus anciennes de *Bourgogne*, on sait par quels noms glorieux on y distinguoit autrefois trois illustres familles : *les Nobles de Vienne*, *les Preux de Vergy*, & *les Barons de Beaufremont*. Le fils de *Jean de Vienne*, Gouverneur de *Calais*, fut Amiral de France. Cette tige fameuse a encore des rejettons dignes d'elle & de leur patrie.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82207401X/phys_0016
DFG

qu'il se voulut dévouer avec eux : mais c'étoit contredire trop formellement une Histoire si connue. D'ailleurs *Jean de Vienne*, en se dévouant le premier, auroit ôté tout le mérite de cette action héroïque au généreux *Eustache de Saint-Pierre*, qu'il seroit odieux de priver d'une gloire si légitime : et *Vienne*, se dévouant en second, eût été un personnage dégradé : on auroit pu dire avec raison qu'il devoit donner l'exemple & non le recevoir. J'ai trouvé plus à propos de me borner à parler de lui comme en parle l'Histoire, & de ne le point montrer dans un moment où sa vertu ne pouvoit point agir. Je lui ai donné une fille qui le remplace à quelques égards, & qui n'étant pas liée par les mêmes devoirs, peut paroître plus grande que lui, même en faisant moins qu'il n'auroit fait.

On m'a reproché d'avoir employé pour vaincre la fureur d'*Edouard*, un autre ressort que celui de l'Histoire. Mais si j'ai conservé à la Reine d'Angleterre l'honneur d'avoir demandé la grace des Bourgeois de *Calais*, je n'ai pu mettre ce fait en action, ni en faire le dénouement de ma pièce : parceque le personnage de la Reine ne pouvoit jamais être lié dans l'intrigue ; & qu'un rôle, comme celui de *Livie* dans *Cinna*, n'auroit surement pas été du goût de notre siècle. J'ai cru ne pou-

pouvoir mieux faire que d'employer contre la colere d'*Edouard* cette reſſource ſi touchante dont ſe ſert *Priam*, dans *Homere*, pour attendrir l'impitoyable *Achille*. Imitation, qui m'a paru d'autant plus heureuſe, que les circonſtances rendent ce moyen plus fort ſur le cœur d'*Edouard*, qu'il ne pouvoit être ſur celui d'*Achille* même. *Pelée* n'avoit que l'age de commun avec *Priam*; le ſort ne lui avoit jamais fait éprouver des malheurs ſemblables à ceux dont gémiſſoit le Roi de *Troie*. Ici *Edouard* s'eſt trouvé à peu-près dans la même ſituation que le fils d'*Euſtache de Saint-Pierre*. C'eſt cette conformité intéreſſante qui m'a fait ſaiſir avec joye l'occaſion de mettre ſur la ſcène un des morceaux les plus pathétiques de toute l'*Iliade*. Il eſt même encore ſurprenant que l'on ne m'ait pas prévenu depuis que l'on fait des Tragédies, & ſurtout dans celle où nous avons vu repréſenter *Priam* redemandant à *Achille* le corps d'*Hector* [*].

Il y a des gens qui ont prétendu que cette imitation d'*Homere* affoibliſſoit la fin de ma pièce; qu'*Edouard* ſe rendoit trop tard; que le ſeul retour des bourgeois devoit le déterminer à la clémence; & que l'image de ſon pere mourant étoit un petit moyen. Le reſſort de la nature un petit

[*] Cette pièce fut jouée il y a cinq ans.

tit moyen! Je ne conçois rien à cette façon de sentir. Il me paroît que ce n'est pas connoître la marche du cœur humain, que de vouloir qu'*Edouard* se rende à une action de générosité, moins sublime que celles auxquelles il a résisté depuis le commencement de la pièce. Car il y a bien plus d'héroïsme aux six bourgeois de s'être dévoués quand rien ne les y forçoit, quand ils pouvoient attendre sans honte la décision du sort; qu'il n'y a de grandeur à se remettre dans les fers, quand ils savent qu'on les en a délivrés par un artifice, qu'ils ne pouvoient pas seconder sans infamie. Je crois donc que l'ame violente d'*Edouard* s'étant roidie longtems contre le sentiment de la générosité, ce sentiment devient un ressort usé qui n'a plus de prise sur elle. Au lieu qu'elle peut céder tout-à-coup à un autre mouvement imprévu, peut-être plus foible en lui même, mais que la seule nouveauté rend plus fort pour le moment. Ainsi *Achille* n'est que surpris, qu'interdit, à l'aspect de *Priam*, qui vient seul au milieu d'un camp ennemi baiser les mains sanglantes du meurtrier de son fils: mais à ces mots: *Achille, souvenez-vous de votre pere!* il est attendri, les larmes coulent de ses yeux cruels. Voilà la nature: *Homere* en est le plus grand peintre.

A l'égard des critiques que l'on a faites con-

contre le fond de cette pièce, en soutenant que ce n'est pas une Tragédie, que les caracteres n'en sont point tragiques, & qu'elle est contre toutes les regles du Théâtre; j'avouerai que j'ai quelque honte de réfuter des idées aussi évidemment fausses. Quoi! l'action de ces six généreux citoyens qui se dévouent à la mort pour sauver leurs compatriotes; ce pathétique qui suit partout leur héroïsme; ces larmes d'admiration qu'ils arrachent à quiconque lit leur Histoire: tout cela n'est point tragique? Ce seroit un grand malheur pour notre art, si l'on n'y vouloit plus admettre ce genre d'admiration, ce genre de *Corneille*, dont l'impression est aussi forte & plus agréable que celle des autres genres. Il n'y a personne qui ne se sache plus de gré de pleurer à la mort héroïque de *Gusman*, ou à ces mots: *Soyons amis, Cinna*; qu'à la reconnoissance de *Rhadamiste*, ou à l'assassinat de *Zopire*.

Je vois que depuis quelques années on répand dans des Prefaces & dans des Journaux, que la Tragédie n'est faite que pour le développement des passions. Quand cette erreur seroit une vérité, l'amour de la patrie, porté jusqu'à l'enthousiasme, devroit être mis au rang des grandes passions:

Passion des grands cœurs, Amour de la patrie.
Voltaire.

Mais

Mais ceux, qui débitent cette morale, rétreciſſent bien cruellement la ſphère de l'art dramatique. Les anciens Grecs, les François du dernier ſiècle diſoient que la Tragédie doit développer les *Sentimens*, & non pas les ſeules paſſions. Auſſi n'y a-t-il aucune paſſion dans l'*Oedipe* de *Sophocle*, ni dans l'*Athalie* de *Racine*. Eſt-ce par les paſſions que le caractère de *Mérope*, ou celui du vieil *Horace*, émeuvent ſi puiſſamment l'ame du Spectateur?

Il y auroit bien des choſes à dire ſur tous les dogmes nouveaux que l'on débite aujourd'hui. Chacun ſe fait ſa petite Poëtique particuliere. On veut réduire la vaſte carrière de l'art, au petit coin que l'on y occupe. On s'attache à une branche, & on prétend qu'il n'y en a point d'autre. On juge les Tragédies de ſes confreres d'après la derniere Tragédie que l'on a faite ſoi-même. Je n'entends rien à cette Logique. Plus j'ai étudié nos grands Maîtres, plus j'ai voulu approfondir mon art: & plus j'en ai découvert l'immenſe étendue.

Je ſens qu'il devient abſolument néceſſaire de ramener les eſprits du public dont *le goût eſt égaré par tous nos Raiſonneurs**. Je me propoſe de donner inceſſament un ouvra-

* Ce ſont les termes d'une lettre de Mr. *de Voltaire*, à Mr. *de Belloy*.

ouvrage sur la Tragédie, dans lequel en rappellant les grands exemples qu'on cherche à faire oublier, je tâcherai de raffermir les principes fondamentaux que l'on ébranle à force de discussions. Cet ouvrage est le fruit de douze années d'étude; & j'espere y prouver que je sais aussi bien les regles du Théâtre que les Auteurs qui m'accusent de les ignorer. En attendant je peux dire à plusieurs autres de mes critiques ce que *Racine* disoit, d'après un ancien, à des courtisans qui soutenoient qu'une de ses Tragédies blessait toutes les regles: *A Dieu ne plaise que vous soyez jamais si malheureux, que de savoir ces regles-là mieux que moi.*

Au reste, je ne suis pas assez aveugle pour prétendre que ma Tragédie soit sans défauts. Mais quand elle seroit aussi voisine de la perfection, qu'elle en est éloignée; je prétendrois encore moins qu'elle dût plaire à tout le monde. *Phèdre*, le chef-d'œuvre du génie, fut sifflée par le Duc de *Nevers* & par Madame *Deshoulieres*. C'étoient cependant des personnes de beaucoup de mérite, des beaux-esprits très célebres dans leur tems. Mais ce n'est pas le bel-esprit, c'est le sentiment qui doit juger le génie. Pour moi, trop foible disciple de *Racine*, je n'aspire pas follement à me voir mieux traité que mon maître. Au contraire, je me tiendrai fort honoré si je parviens à mériter des censeurs aussi illustres que les siens.

FIN DE LA PREFACE.

LE SIÉ-

LE *SIÉGE* DE CALAIS, *TRAGÉDIE.*

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82207401X/phys_0023
DFG

PERSONNAGES.

EDOUARD III. Roi d'Angleterre.
GODEFROI DE HARCOURT, l'un des Généraux de l'Armée Anglaise.
ALIENOR, fille du Comte de Vienne, Gouverneur de Calais.
MAUNI, Chevalier Anglais.
LE COMTE DE MELUN, Chevalier Français.
EUSTACHE DE SAINT-PIERRE, Maire de Calais.
AURELE, son fils.
AMBLETUSE, Bourgeois de Calais.
UN OFFICIER ANGLAIS.
TROUPE DE CHEVALIERS ANGLAIS.
TROUPE DE BOURGEOIS DE CALAIS.
UN HÉRAULT D'ARMES.
GARDES D'EDOUARD.

La Scène est à Calais.

Les trois premiers Actes & le cinquième se passent dans la Salle d'Audience du Palais du Gouverneur : le quatrième, dans la prison qui est un souterrain du même Palais.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82207401X/phys_0024
DFG

LE SIÉGE DE CALAIS, TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

EUSTACHE DE SAINT-PIERRE, AMBLETUSE.

SAINT - PIERRE.

QUoi ! le Comte de Vienne eſt ſorti de Calais,
Et ſon ordre, avec vous, m'enchaîne en ſon Palais !
Il combat pour nos jours ; & ſa prudence active
Borne à des ſoins obſcurs notre valeur oiſive!
Prêts à voler ſoudain aux Poſtes menacés,
Au centre de nos murs ſon choix nous a placés :

Mais l'Anglais, prodiguant de trompeuſes allarmes,
Pour affaiblir nos coups, a diviſé nos armes.
O Patrie! . . . . ô tourment pour un vrai Citoyen!
Je vois ton ſang verſé, ſans y mêler le mien!
De ce fier Gouverneur la funeſte vaillance
Toujours aux grands périls réſerve ſa préſence.

AMBLETUSE.

O Maire de Calais, modérez vos douleurs;
L'abſence des dangers afflige nos deux cœurs:
Mais vous avez un fils, que Vienne vous envie,
Qui peut au champ d'honneur mourir pour la Patrie:
Près de Vienne & d'Harcourt, par ſes exploits naiſſans,
L'éclat de ſa jeuneſſe honore vos vieux ans.
Pendant ce Siége affreux, ſon zèle & ſon courage
De notre délivrance ont commencé l'ouvrage:
Quel bonheur, ſi ce jour conſommant nos travaux,
Joignait ſon nom vainqueur aux noms de nos Héros;
S'il obtenait ce prix, le plus flatteur peut-être,
Le plus cher aux Français, l'eſtime de ſon Maître!

SAINT-PIERRE.

Généreux Amblétuſe, en vain à ma douleur
D'un avenir ſi doux tu préſentes l'erreur:

Par

Par un trouble inconnu, malgré moi, je rejette
L'image d'un bonheur que mon ame souhaite.

AMBLETUSE.

Quoi! vous désespérez du sort de ce combat?

SAINT-PIERRE.

J'espere tout, ami, des destins de l'Etat.
Malheur aux Nations qui, cédant à l'orage,
Laissent par les revers avilir leur courage;
N'osent braver le sort qui vient les opprimer;
Et, pour dernier affront, cessent de s'estimer.
De notre espoir encor rien ne tarit les sources;
C'est par les grands malheurs qu'on apprend ses ressources.
Je pourrai, dans ce jour, périr avec mon fils;
Mais ma mort peut servir au bien de mon Pays:
Et si nos Citoyens tiennent tous ce langage,
Du salut de l'Etat c'est le plus sûr préfage.

AMBLETUSE.

Ils ont appris de vous à triompher du sort;
Croyez qu'ils béniroient leur chûte avec transport,
Si Calais, en tombant, pouvait sauver la France.

SAINT-PIERRE.

C'est là, je l'avouerai, ma plus ferme espérance.
Je doute qu'en nos murs nous voyons introduit
Le secours qu'à grands pas le Roi même y conduit. *

* Voyez la Note historique Nro. I.

Peut-il forcer ce Camp d'étonnante ſtructure,
Ce chef-d'œuvre de l'art ſervi par la nature;
Qui, nous environnant d'immenſes boulevards,
Forme un autre Calais autour de nos remparts*?
Comment Vienne & le Roi, que l'Ennemi ſépare,
Se concerteront-ils pour l'aſſaut qu'on prépare?
Du Vainqueur de Créci le fatal aſcendant
Du ſuccès d'Edouard eſt le triſte garant.
En vain Louis d'Harcourt, à Valois ſi fidele,
Contre un Frere proſcrit vient ſignaler ſon zèle:
Ce coupable Héros, ce bouillant Godefroi,
Long-tems l'eſpoir des Lys, aujourd'hui leur effroi,
Bravant de nos Guerriers l'imprudence hardie,
Accable la Valeur ſous l'effort du Génie:
Pour ſes yeux pénétrans l'Art n'a plus de ſecrets;
La France doit ſa perte aux talens d'un Français.

AMBLETUSE.

Des brigues de la Cour quel effet déplorable!
Ce fut en l'outrageant qu'on le rendit coupable. **
Innocent & plongé dans l'horreur des cachots,
La ſeule excuſe, hélas! des erreurs d'un Héros,

La

* Voyez la Note hiſtorique Nro. II.
** Voyez la Note hiſtorique Nro. III.

La vengeance, égara son ardente jeunesse:
L'exil accrut encor cette sanglante ivresse:
Aux rigueurs du Ministre opposant l'attentat;
Un seul homme opprimé fit les maux de l'Etat.

SAINT-PIERRE.

J'entends toujours gronder ces foudres mugissantes.

AMBLETUSE.

L'écho des Mers répond sous nos voûtes tremblantes.

SAINT-PIERRE,

Eh! que peut désormais tout l'effort d'un grand cœur
Contre les noirs Volcans d'un airain destructeur,
Qui semble renfermer le dépôt du Tonnerre,
Et dont le seul Anglais effraye encor la Terre:*
Mais qui, des Nations règlant bientôt le sort,
Dans le Monde étendra l'empire de la Mort?
Monument infernal d'un siècle d'ignorance,
Où l'art de se détruire est la seule science.
Grand Dieu, c'est pour punir les crimes des Humains,
Que du feu de l'Enfer tu viens d'armer nos mains:
Et tu peux t'en remettre à nos cœurs sanguinaires
De rendre ce fléau plus mortel à nos Frères.
Amblétuse, le bruit est soudain suspendu.

AMBLETUSE, *après avoir écouté un moment.*

O silence effrayant!

* Voyez la Note historique Nro. IV.

SAINT - PIERRE.

Ami, tout eſt perdu.
Je ne vois point flotter l'étendart de la gloire,
Qui devait, ſur la Tour, m'annoncer la victoire.

AMBLETUSE.

Il n'en faut point douter, nos Guerriers ſont vaincus.

SAINT - PIERRE.

S'il eſt vrai, je friſſonne...Ah! mon fils n'eſt donc plus.
Il n'a jamais ſu fuir : ſa chaleur indiſcrette
Voit comme un déshonneur la plus ſage retraite :
Il eſt mort; & mes pleurs...Que fais- je ? O! mon Pays,
Quand je t'aurai ſauvé, je pleurerai mon fils.
Amour de la Patrie, ô pure & vive flâme,
Toi Mère des vertus; toi, l'âme de mon âme,
Rallume dans mon ſein tes tranſports généreux;
Que mes pleurs paternels ſoient ſéchés par tes feux :
C'eſt mon Pays, mon Roi, la France qui m'appelle,
Et non le ſang d'un Fils qui dut mourir pour elle.

(*A Ambletuſe.*)

Courez à nos remparts, allez tout éclaircir.

SCE-

SCENE II.

SAINT-PIERRE, *seul.*

VOici donc le moment que j'ai su preſſentir !
De tant de jours cruels voici l'heure dernière ! ...
Mais elle ouvre à l'Honneur la plus vaſte carrière ;
C'eſt l'inſtant du Héros... Rien ne paraît encor.
Digne fille de Vienne, intrépide Aliénor ;
Qu'allez-vous devenir ? .... Du haut de nos murailles,
Elle a dû voir le ſort de ces triſtes batailles :
Et Vienne, qui toujours rentrait ici vainqueur,
Ne voulait point ſurvivre à ſon premier malheur.
Elle approche.

SCENE III.

ALIENOR, SAINT-PIERRE.

ALIENOR, *en pleurs, ſoutenue ſur une de ſes femmes.*

O mon père !

SAINT-PIERRE.

A peine elle reſpire.

Madame, eh ! quoi, vos pleurs ! . . . .

ALIENOR.

Ils doivent tout vous dire.
Si des revèrs plus grands pouvaient nous accabler,
Le Deſtin contre nous ſaurait les raſſembler.
Le Roi, mon Père, Harcourt, d'une ardeur incroyable
Ont aſſailli partout ce Camp ſi redoutable ;
J'ai vû périr Harcourt, on dit le Roi bleſſé,
Et mon père eſt captif d'un Vainqueur courroucé.
Nos ſoldats s'avançaient dans un calme terrible,
Soudain tonne l'airain, juſqu'alors inviſible :
Et ſes bouches de feu vomiſſent dans nos rangs
Les inſtrumens de mort qu'il porte dans ſes flancs.
Nos braves Chevaliers, & mon père à leur tête,
De cent globes de fer ont bravé la tempête :
Quand, ſous des coups mortels ſon courſier chancelant,
L'entraîne, & ſe débat ſur mon père ſanglant.
Plus prompts que tous mes cris, qu'ils ne pouvaient entendre,
Les Français éperdus volent pour le défendre:
Combien l'amour encore embraſait leur valeur !
Pour leur père commun ils avaient tous mon cœur.
Mais toujours plus fatal pour les plus magnanimes,
Ce foudre inépuiſable entaſſe ſes victimes :

Et

Et nos rangs écrasés par ses feux renaissans,
Ne sont qu'un long monceau de cadavres fumans.
Sur les restes épars de ce vaste carnage,
Le glaive a, de la flâme, achevé le ravage:
Et des Anglais vainqueurs, en détestant ses jours,
Mon père enfin reçoit des fers & des secours:
C'est au fils d'Edouard, jaloux de sa vaillance,
Qu'on dit qu'il a rendu les débris de sa lance.

SAINT-PIERRE.

Quel sort! Autant que vous je m'en dois affliger.....
Mais ma bouche frémit de vous interroger,
Madame. Je fus père: ah! ce combat funeste
M'enlève-t-il encor le seul fils qui me reste?

ALIENOR.

Je l'ai vu, malgré lui, porté par nos soldats,
Qu'il inondait du sang qui coulait de son bras:
Tant qu'il a pu combattre, il fut notre espérance.

SAINT-PIERRE.

Il respire! & son sang a coulé pour la France!
Double faveur des Cieux qui se répand sur moi!
J'ai donc un fils encore à donner à mon Roi!

ALIENOR.

Dieu! l'admiration a suspendu mes larmes.
O cœur vraiment français! ô transport plein de charmes!
Quand Vienne me quittait pour ses devoirs cruels,
Vous rempliſſiez vers moi ses devoirs paternels!

Je le revois toujours dans votre ame intrépide;
Quel cœur auprès de vous peut être encore timide?

SAINT-PIERRE.

Je cours sur les remparts recueillir nos débris.

ALIENOR.

Demeurez. C'est un soin qu'Aurele a déjà pris.
L'Anglais est retiré; son camp paraît tranquille;
Tout est en sûreté sur les murs de la ville.
Mais du sort de mon père il faut nous occuper.
Au courroux du Vainqueur pourra-t-il échapper?
Pour savoir ses destins, ma frayeur & mon zèle
Députent vers l'Anglais un Ecuyer fidèle!
Pardonnez: ses périls, présens à mes douleurs,
Ébranlent mon courage & m'arrachent des pleurs.
Vous le voyez, hélas! sage & brave Saint-Pierre,
Edouard, peu content du Trône d'Angleterre,
Veut encor, dans Paris, hériter de nos Rois:
De sa mère, avec faste, il réclame les droits:
Valois même, à ses yeux, n'est qu'un Prince rebelle.....
S'il va punir mon père en Sujet infidèle?

SAINT-PIERRE.

Edouard, des Français, cherche à gagner les cœurs,
Et non à les aigrir par d'injustes rigueurs.
Mais, si de son courroux la prompte violence,
Peut sur la politique emporter la balance,

Le

Le jeune Harcourt, qui brille entre ſes favoris,
Harcourt, que votre père éleva comme un fils;
Lui, qui formant l'eſpoir du plus tendre hyménée,
Vit à ſa noble ardeur votre main deſtinée;
Lui, l'auteur de vos maux qu'il plaint au fond du cœur,
Saura fléchir ce Roi que lui ſeul rend vainqueur.

ALIENOR.

Ah! c'eſt le ſeul Français parjure à ſon vrai Maître.
Que j'aurais à rougir des bienfaits de ce traître!
Son nom eſt mon opprobre: & ſes perfides mains
Ont briſé, dès longtems tous les nœuds les plus ſaints:
Il outragea l'amour....l'amour qui parle encore
Pour l'ingrat qui l'oublie & qui le déshonore.
Quand j'acceptai ſon cœur, il méritait le mien:
L'attrait de ſes vertus fut mon premier lien:
Mes feux n'empruntaient pas ces ombres du myſtère,
Des coupables amours refuge néceſſaire:
Dans la ſimplicité d'une innocente ardeur
On oſe à l'Univers avouer ſon vainqueur.
Soit que dans les Tournois, école de la gloire,
Il fit le noble eſſai des jeux de la Victoire,
Soit que ſon bras, vengeur des Chrétiens avilis,
Abbatît le Croiſſant & relevât les Lys;

Mes

Mes chiffres, mes couleurs ornaient toujours ſes armes ;
Toujours il crut ſon ſang trop payé par mes larmes ;
Ah ! ce ſang était pur. En plaignant ſon malheur,
L'amour était du moins conſolé par l'honneur:
Mais il me faut pleurer, dans ſon triomphe impie,
Des exploits dont l'éclat augmente l'infamie.

SCENE IV.

ALIENOR, SAINT-PIERRE, AMBLETUSE.

AMBLETUSE.

IL n'eſt plus d'eſpérance : & j'ai vu votre fils
Bleſſé, mais plus ardent, raſſembler nos débris.
A travers la pâleur qui couvrait ſon viſage,
Ses yeux étincelaient du feu de ſon courage.
A peine de ſon ſang on arrête les flots,
Qu'au-devant de la Mort il retourne en Héros ;
Et du brave Mauni repouſſant les bannières,
Il a, pour la retraite, aſſuré nos barrières.
Il voulait plus. Nos ſoins retiennent ſa chaleur,
Imprudence excuſable à ſa jeune valeur.
Le voici.

SCE-

SCENE V.

ALIENOR, SAINT-PIERRE, AMBLETUSE, AURELE le bras en écharpe, & soutenu par un Bourgeois.

SAINT-PIERRE, *allant vers son fils & l'embrassant.*

VIENS, reçoi le prix de ton courage,
Mon cher fils. De mon sang tu fais un digne usage :
Du plaisir de le voir noblement répandu,
Sens tressaillir ce cœur de qui tu l'as reçu.

AURELE.

J'en conserve, mon père, en ces momens funestes,
Assez pour honorer & vendre cher ses restes;
Et pour tenir, peut-être, à nos fiers ennemis,
Ce qu'en d'autres combats mes essais ont promis.
De mes sens trop émus excusez la faiblesse.

(*Il s'assied ; son père le serre dans ses bras.*)

Vos yeux baignent mon front de larmes d'allégresse :
Que ne puis-je en triomphe expirer dans vos bras ;
Vous montrer ces remparts sauvés par mon trépas ;

Don-

Donner, en vrai Français, à mon heure derniere,
Mon sang à ma patrie, & mes pleurs à mon Père!

(*A Alienor.*)

Madame, savez-vous le nom de mon vainqueur?
Sous le bras d'un Héros je tombe avec honneur.
Je défendais Harcourt mourant sur la poussière;
Un Guerrier m'a blessé..... J'ai reconnu son frère:
Dans cet instant fatal ils se sont vus tous deux.
Jugez si le mourant est le plus malheureux.

ALIENOR.

Ciel! tu veux lui choisir les plus chères victimes:
Qu'il doit être effrayé du bonheur de ses crimes!

AMBLETUSE, *à Saint-Pierre.*

Ami, les Chefs du Peuple, en ce moment d'effroi,
Sur leurs derniers devoirs viennent prendre ta loi.

SAINT-PIERRE *fait signe qu'on les laisse entrer.*

(*A Alienor.*)

Rendez-leur votre père en gouvernant leur zèle.
Que votre Sexe en vous ait toujours un modèle:

Sou-

Souverain des Français, il peut tout sur leurs cœurs.
C'est lui qui fait souvent leur gloire ou leurs malheurs ;
Et lorsque les vertus sont un droit pour lui plaire,
En aimant la Patrie, il nous la rend plus chère.
D'un Peuple sans espoir éclairez la valeur ;
Vous êtes son Oracle, il consulte l'Honneur.

SCENE VI.

ALIENOR, SAINT-PIERRE, AURELE, AMBLETUSE, CHEFS DES BOURGEOIS.

SAINT-PIERRE.

DÉFENSEURS de Calais, Chefs d'un Peuple fidèle,
Vous, de nos Chevaliers, l'envie & le modèle,
Faudra-t-il, pour un tems, voir les fiers Léopards
A nos Lys usurpés s'unir sur nos remparts ?
La seconde moisson vient de dorer nos plaines,*
Et de tomber encor sous des mains inhumaines,
Depuis que d'Edouard l'ambitieux orgueil,
Dans nos Forts ébranlés, voit toujours son écueil.

* Voyez la Note historique Nro. V.

La valeur des Français dispute à leur prudence
L'honneur de tant d'exploits & de tant de constance.
Vingt fois de ses travaux comptant le dernier jour,
L'Anglais de l'autre Aurore appellait le retour;
Et par nos murs ouverts respirant le carnage,
Sur leurs restes tombans méditait son passage:
Le jour reparaissait: & ses regards surpris
Trouvaient un nouveau mur formé des vieux débris.
Ses piéges destructeurs renversés sur lui-même,
Ce courage plus grand que son courage extrême,
L'ont enfin, malgré lui, contraint de renoncer
Aux périls, aux assauts qui n'ont pu vous lasser.
Il remit sa victoire à ces fléaux terribles,
De l'humaine faiblesse ennemis invincibles:
Nous vîmes ces fléaux, l'un par l'autre enfantés,
Multiplier la Mort dans ces lieux dévastés:
Du Ciel & des Saisons les rigueurs meurtrières,
La disette, la faim nous ont ravi nos frères;
Et la contagion, sortant de leurs tombeaux,
De ces morts si chéris fait encor nos bourreaux.
Le plus vil aliment, rebut de la misère,
Mais, aux derniers abois, ressource horrible & chère,
De la fidélité respectable soutien,
Manque à l'Or prodigué du riche Citoyen;

Et

Et ce fatal combat, notre unique espérance,
Nous sépare à jamais des secours de la France:
Tandis que cent vaisseaux environnant ce port,
Renferment, avec nous, l'indigence & la mort.
Si, d'un Peuple assiégé, la dernière infortune
Ne nous avait réduits qu'à la douleur commune
De céder au Vainqueur vaillamment combattu,
J'y pourrais, avec vous, résoudre ma vertu.
Mais l'injuste Edouard nous ordonne le crime;
Il veut qu'en abjurant notre Roi légitime*,
Sur le Trône des Lys, au mépris de nos Loix,
Un serment sacrilège autorise ses droits:
Il pretend recevoir ses conquêtes nouvelles,
En Prince qui pardonne à des Sujets rebelles.
Vous ne donnerez point, à nos tristes Etats,
Cet exemple honteux .... qu'ils n'imiteraient pas:
Vous n'irez point souiller une gloire immortelle,
Le prix de tant de sang, le fruit de tant de zèle:
Nous mourrons pour le Roi, pour qui nous vivions tous.
Choisissez le trépas le plus digne de vous:
Je vous laisse l'honneur de tracer la carrière,
Content que ma vertu s'y montre la première.

ALIENOR.

Citoyens, j'entrevois quel effort courageux

* Voyez la Note historique Nro. VI.

Attend, ſans le preſcrire, un Chef ſi généreux.
Mon père projettait un noble ſacrifice.....
Quel bonheur que ſans lui ſa fille l'accompliſſe!
Ah! j'en rends grace au Ciel. Calais fut mon berceau,
Et je veux avec vous y trouver mon tombeau.
Puiſque votre valeur ne peut plus s'y défendre,
Faiſons-nous un bûcher de la Patrie en cendre. *
Songez que, cette nuit, le Vainqueur furieux,
Peut, au premier aſſaut, ſe voir maître en ces lieux:
De ce Peuple, épuiſé par tant de funérailles,
A peine un faible rang couronne nos murailles:
Attendrez-vous, amis, ainſi que dans Beauvais,
Que le ſoldat féroce, avide de forfaits,
Sur le ſein palpitant des femmes égorgées,
Traîne vos fils ſanglans, vos filles outragées?
Ah! prévenez le crime en cédant au malheur;
Que la Mort ſoit du moins l'aſile de l'Honneur.
Vous verrez, comme moi, vos épouſes fidèles
Encourager vos mains heureuſement cruelles,
Et preſſant dans leurs bras leurs pères, leurs époux,
Sous nos toits enflammés s'élancer avec vous.
Qu'Edouard n'ait conquis, dans une année entière,
Qu'un

* Voyez la Note hiſtorique. N°. VII.

Qu'un ſtérile monceau de cendre & de pouſſière :
Que le parjure Harcourt, confus, déſeſpéré,
Reconnaiſſe les cœurs dont il s'eſt ſéparé ;
Qu'il en meure de honte : & que mon digne père
Me pleure en m'admirant... comme il pleura mon frère.
Enfin, qu'au ſein des feux qui vont nous dévorer,
Où notre gloire encor va ſe voir épurer,
Nous puiſſions dire au moins que, ſans changer de Maître,
Ceſſant d'être Français, Calais a ceſſé d'être.

AURELE.

O noble emportement ! déſeſpoir de l'Honneur,
Qui ranime mes ſens & paſſe dans mon cœur!
Oui, d'un œil inquiet, la France nous contemple
Et ſon ſort déſormais dépend de notre exemple :
Il faut, pour relever ſes Peuples abbatus,
Hors du terme commun leur montrer des vertus.
Pour chaſſer de nos bords ce vaillant Inſulaire,
Pour ravir notre Sceptre à ſa race étrangère;
Prouvons lui que ſon bras peut nous anéantir,
Peut nous réduire en poudre, & non nous aſſervir.
L'Anglais nous enviera nos ſépulchres de flâme :
Si d'une faible argile il affranchit ſon âme,
S'il brave la Nature & l'oſe ſurmonter,

Notre amour pour nos Rois peut aussi la dompter.
Courons.
(*Il prend la main de son père & s'arrête.*)
Mais je verrai, par des flâmes cruelles,
Dévorer cette tête & ces mains paternelles!...
Je ne le verrai point... Ils en frémissent tous...
Plus jeune, je saurai m'y plonger avant vous.
(*Il veut sortir.*)

SAINT-PIERRE ; *l'arrêtant.*
Demeure.... O mes amis! c'est le Ciel qui m'inspire :
Vous vivrez. J'ai sauvé des Héros que j'admire :
Au Monarque, à l'Etat conservez vos grands cœurs.
(*A Alienor.*)
Déclarons à l'Anglais vos projets destructeurs:
Offrons d'y renoncer, de lui rendre la Ville,
Et l'Or, & ces dépôts de richesse inutile ;
S'il nous laisse partir, Guerriers, Femmes, Enfans*,
Et porter tous au Roi nos services constans.
Je conçois, d'Edouard, la rage frémissante....
Pour sauver sa conquête, il faut qu'il y consente.
Eh! qu'importe à Philippe, en ses nobles projets,
De perdre des remparts, s'il garde ses Sujets ?
Abandonnons pour lui, nos biens, notre patrie,
Sacrifice plus grand que celui de la vie.

Son

* Voyez la Note historique Nro. VIII.

Son malheur nous appelle auprès de ſes drapeaux,
Oublions nos revers dans des périls nouveaux ;
Qu'il remette en nos mains aux combats exercées,
Ses remparts les moins ſûrs, ſes villes menacées :
Et qu'en nous y trouvant, les Anglais rebutés
Reconnaiſſent Calais dans toutes nos Cités.
Madame, à ce diſcours, vous voyez que la joie,
Comme ſur votre front, dans leurs yeux ſe déploie :
Partez, brave Amblétuſe, allez en ſûreté
Au Conquérant Anglais propoſer ce traité :
Nous, annonçons au Peuple un bonheur qu'il ignore...
Quel préſent je vais faire au Maître que j'adore !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'HARCOURT, seul.

DANS mes sens soulevés quel tumulte confus !
Je rougis de moi-même & ne me connais plus.
Cité que je remplis d'infortune & de gloire,
Contemple ton vainqueur, il pleure sa victoire.
Cher Harcourt ! O mon frère, à mes yeux immolé !
O Mortel vertueux ! .... à qui j'ai ressemblé,
Sans cesse, autour de moi, je vois ton Ombre errante ;
J'entends les longs sanglots de ta bouche expirante.
Que de devoirs sacrés, méconnus si longtems,
Rentrent tous dans mon âme, à tes derniers accens !
Ils frappent, par ta voix, mon oreille éperdue ;
Ton sang, de tous côtés, les retrace à ma vue.

La

La honte, les remords, la rage, la douleur,
Mille poiſons brûlans fermentent dans mon cœur :
Et l'Amour, plus terrible en ce déſordre extrême,
S'accroît par les tourmens qu'il redouble lui-même.
O toi ! dont j'ai trahi la reſpectable ardeur,
Dont j'ai ſemé les jours d'amertume & d'horreur ;
Si la vengeance habite en ton ame outragée,
Viens jouïr de mes maux, ils t'ont aſſez vengée.

SCENE II.

HARCOURT, UN OFFICIER ANGLAIS.

HARCOURT.

EH ! bien, qu'a-t-elle dit ?

L'OFFICIER.

Elle vient ſur mes pas ;
Et j'ai rempli votre ordre en ne vous nommant pas.

HARCOURT.

Je brûle de la voir.... & tremble à ſon approche.
De ceux qu'on a trahis l'aſpect eſt un reproche.
(*Il fait ſigne à l'Officier de ſe retirer.*)

SCENE III.

HARCOURT, ALIENOR.

ALIENOR.

(*Du fond du Théâtre, marchant vers le Comte, ſans l'enviſager.*)

SEIGNEUR, je l'avouerai, d'un Monarque vainqueur,
Je n'oſais point attendre un tel excès d'honneur :
Quoi ! pour me raſſurer ſur le ſort de mon père,
Il m'envoie....
(*Harcourt ſe jette à ſes pieds.*)
Ah ! Grand Dieu ! c'eſt Harcourt... Téméraire,
Qui peut donc m'expoſer à l'horreur de te voir ?

HARCOURT.

Le repentir en pleurs, l'amour au déſeſpoir.
Ah ! calmez un moment cette ardente colère.

ALIENOR.

Obéis à ton Roi : parle moi de mon père.

HARCOURT.

Edouard vous promet de reſpecter ſes jours.

ALIE-

ALIENOR.

(*Avec joie.*)

Ah ! .... je peux donc ceſſer d'entendre tes diſcours ;
Adieu.

HARCOURT, *la ſuivant.*

Vous m'entendrez, ou ma mort eſt certaine ;
Mon amour furieux ſervira votre haine.
(*L'arrêtant.*)
Demeurez, ou mon ſang va rejaillir ſur vous.
(*Il met la main à ſon épée.*)

ALIENOR.

Ce crime te manquait pour les couronner tous.
Malheureux, meurs encor ſans réparer ta vie.

HARCOURT.

Je veux la réparer : c'eſt mon unique envie ;
Daignez ſervir de guide aux aveugles tranſports
De ce cœur, forcené juſques dans ſes remords.
Ce choc tumultueux des remords & du crime,
Va m'égarer peut-être au ſortir de l'abîme :
Un regard ſur moi - même obſcurcit ma raiſon.
Opprobre de l'Amour, fléau de ma Maiſon,
Horreur du nom d'Harcourt dont j'ai flétri la gloire...

ALIENOR.

Le nom d'Harcourt flétri ! lâche, oſes - tu le croire ?

Va,

Va, le nom des Héros, par un Traître porté,
N'arrive pas moins pur à l'Immortalité :
Leur gloire, sur ton front repoussant l'infamie,
Sert à mieux l'éclairer, sans en être obscurcie.
Ta honte est à toi seul ; & tes Fils glorieux
Oublieront ton néant, pour nommer leurs Aieux :
Te voilà retranché d'une race immortelle,
Que déjà tu couvrais d'une splendeur nouvelle.
De ces fameux Harcourts les Mânes empressés
S'attendaient à l'honneur de se voir surpassés :
Ton cœur a démenti sa promesse sublime ;
Tu fais de cent vertus les instruments du crime.
Avec moins de talens, ton frère plus humain,
Lui qui vient de périr, peut-être sous ta main,
Offrait à notre amour, par un rare assemblage,
Le Citoyen, l'Ami, le Guerrier, & le Sage :
Utile à sa Patrie & fidèle à ses Rois,
Ses illustres revers flétrissent tes exploits :
Contre lui, contre Vienne, armant tes bras perfides,
Tes victoires étaient autant de parricides.
Achève. Ose, cruel, sous ces murs malheureux,
Me voir plonger vivante en des torrens de feux :
Cueille ces vils lauriers que l'Anglais veut te vendre,
Trempés du sang d'un frère & couverts de ma cendre.

HAR-

HARCOURT.

Ah ! quels traits déchirans vous plongez dans mon ſein !
Que d'horreurs !... quoi ! mon frère expirer par ma main !
Non... Mais ſa mort me rend à l'eſpoir de ma race.
Que n'étiez-vous préſente au jour de ma diſgrace !
L'aſcendant, que ſur moi vous donnaient vos appas,
Sur le penchant du crime eût retenu mes pas.
En me privant de vous, on me rendit rebelle :
Exilé de la France & ſoupirant vers elle,
Je m'armai pour punir un Miniſtre oppreſſeur,
Pour l'en chaſſer moi-même en y rentrant vainqueur.
Ah ! de ſes fils abſens la France eſt plus chérie :
Plus je vis d'Étrangers, plus j'aimai ma Patrie.
C'eſt pour elle & pour vous que j'ai tout entrepris,
Ma valeur en vous deux voyait ſon plus doux prix :
Edouard ſut flatter mon amour, ma vengeance,
Edouard me parut le vrai Roi de la France.
Mais le trépas d'Harcourt, terraſſant ma fureur,
Vient, par un coup de foudre, éclairer mon erreur.
Sur des Morts entaſſés me frayant un paſſage,

Mon

Mon courroux poursuivait les débris du carnage ;
Je m'entends appeller d'une mourante voix,
Je m'arrête.... O mon frère !.... à mes pieds je le vois,
Me tendant une main déchirée & tremblante ;
Le sang coule à longs flots de sa tête fumante ;
Ses cheveux tout trempés, & sur son front épars,
Me laissent avec peine entrevoir ses regards.
»Viens, qu'au dernier soupir, viens, qu'un frère t'embrasse :
»Puisse ma mort du moins m'obtenir une grace !
»Le Roi perd un Soldat : qu'il trouve plus en toi ;
»Va lui rendre un Héros, meurs un jour comme moi.
Je l'embrasse, & son sang est lavé par mes larmes ;
Il expire... Je tombe étendu sur ses armes ;
On nous porte tous deux aux tentes des Vainqueurs.
Mes sens sont ranimés par l'excès des douleurs.
Votre nom prononcé dans ces momens terribles,
Vos dangers, le récit de vos projets horribles,
Vienne & ses durs mépris, tout, confondant mes vœux,
En a tourné vers vous le reflux orageux :
Et je sens que l'Amour, lorsque l'Honneur l'épure,
Donne encor plus de force au cri de la Nature.

ALIE-

ALIENOR.

Eh ! bien, oſe venger nos maux & tes forfaits.
Je peux tout oublier... Viens délivrer Calais,
Rends un malheureux père à ſa fille tremblante,
Et la gloire, & la vie à la France expirante.
De quelle ardeur j'irais te couvrir des lauriers
Qu'un noble amour prépare aux dignes Chevaliers !
Mais hélas !... Vaine erreur ! ſonge de l'Eſpérance !
Le ſalut de Calais n'eſt plus en ta puiſſance :
La faim vient d'énerver un reſte de ſoldats,
Leurs intrépides cœurs ne trouvent plus de bras.
D'ailleurs de tous nos Chefs la promeſſe ſacrée
De ces murs, à l'Anglais, offre déjà l'entrée.

HARCOURT.

Oui, je connais l'abîme où je ſuis entraîné.
A des crimes encor par mon crime enchaîné,
La vertu m'offre en vain de tardives lumieres,
J'ai mis entr'elle & moi d'invincibles barrieres.
Mais... je puis des Français rejoindre les drapeaux....
Que dis-je ?... Eh ! penſez-vous qu'à mes ſermens nouveaux
L'inflexible Valois rende ſa confiance ?
Édouard a des droits ſur ma reconnaiſſance :
Sa fidèle amitié me livra ſes ſecrets :
Irai-je, contre lui, m'armer de ſes bienfaits,

Moi,

Moi, qui malgré la voix de ſon Sénat auguſte,
L'ai ſeul précipité dans cette guerre injuſte*?
Ah! le Comte d'Artois traîna juſqu'à la mort
L'horrible déſeſpoir d'un impuiſſant remord,
Et cet exemple affreux vient de montrer peut-être
L'inévitable fin de qui trahit ſon Maître.

ALIENOR.

Qui s'avance en ces lieux? Je vois de toute part
Les Chefs des Citoyens...

HARCOURT.

C'eſt l'ami d'Édouard,
C'eſt le brave Mauni, que cette garde annonce;
Et qui vient de ſon Prince apporter la réponſe.

SCENE IV.

ALIENOR, HARCOURT, MAUNI, EUSTACHE DE SAINT-PIERRE, AURELE, AMBLETUSE, CHEFS DES BOURGEOIS, ECUYERS.

MAUNI.

REBELLES, qui bravez dans Edouard vainqueur
Les droits de ſa naiſſance & ceux de ſa valeur, Si

* Voyez la Note hiſtorique Nro. IX.

Si ma main n'arrêtait les traits de sa colère,
Les supplices seraient votre commun salaire ;
A la fureur du Glaive il vous livrerait tous,
Et vos toits foudroyés s'écrouleraient sur vous.
Mais il dédaigne enfin une foule insensée,
Qui court à sa ruine en victime empressée,
Et des loix d'un Héros ignorant la douceur,
Se punit elle-même en fuyant son bonheur.
Partez, prenez encor l'Usurpateur pour Maître :
Mais sachez qu'un tel Roi n'a pas longtems à l'être ;
Et que sous ses drapeaux, s'il peut les relever,
Le bras de vos Vainqueurs saura vous retrouver.
D'Edouard cependant la sevère justice
Exige, & j'en frémis, un sanglant sacrifice.
»Ma clémence, dit-il, n'a fait que des ingrats,
»Et par l'impunité j'invite aux attentats :
»Le châtiment du crime en détruira l'exemple.
Il veut qu'avec terreur la France vous contemple :
(*Sans dureté.*)
Au glaive des bourreaux il vient de condamner
Six de vos Citoyens, qu'il faut m'abandonner.
Qu'en partant de ces murs votre choix me livre
Allez, c'est à ce prix qu'il vous permet de vivre.

AMBLETUSE.

A cette indignité nous nous verrions réduits !

ALIENOR, *à Harcourt.*

Et de ton crime encor voilà de nouveaux fruits !

HARCOURT.

Ah ! Dieu !

SAINT-PIERRE.

Soutiens, ô Ciel, la vertu malheureuſe.

AURELE.

O de la cruauté recherche induſtrieuſe !
Férocité tranquille en ſa feinte douceur,
Qui même, avec le jour, veut nous ravir l'honneur !
L'Anglais va doublement repaître ſa furie
Du ſang de nos Guerriers & de notre infamie.
C'eſt peu pour Edouard d'immoler ſix Héros,
Il veut qu'en les livrant nous ſoyons leurs bourreaux.
Nous, placer ſous le fer les têtes les plus chères,
Un père, des amis, nos enfans, ou nos frères!
Ah ! je fremis d'horreur qu'on oſe à des Français
Preſcrire inſolemment de ſi laches forfaits.
[*à Mauni.*]
Qui peut les ordonner, les commettrait ſans doute.
C'eſt la honte, en ces lieux, non la mort qu'on redoute.
D'un Peuple vertueux le courage éprouvé,
Par un an de combats, doit vous l'avoir prouvé :
Et ſes derniers momens vont encor vous l'apprendre.

Tom-

Tombons, braves amis, sous notre Ville en cendre.

[*à Aliénor.*]

Vous nous l'aviez bien dit: c'est l'unique secours
Qui sauve notre gloire au défaut de nos jours.
Privons notre Ennemi, par cet effort insigne,
Du fruit de ses exploits, dont il se rend indigne.

[*à Mauni.*]

Qu'aux yeux de l'avenir la place où fut Calais
Consacre nos vertus, atteste vos forfaits,
Et soit le monument le plus brillant peut-être
Que l'amour des Français ait offert à leur Maître.

[*Les Bourgeois font un pas pour sortir.*]

HARCOURT, *impétueusement.*

Non, braves Citoyens, non, je ne puis souffrir
Cette sublime horreur où je vous vois courir.
Je prétends, envers vous, expier ma victoire:
Et chéri d'Edouard, je vais sauver sa gloire.
Je dois à mon honneur, au sien, à vos vertus,
D'arracher le bandeau de ses yeux prévenus.
J'emploierai tous mes droits, tout... jusques à mes larmes....

[*Avec dépit.*]

C'est par moi qu'il n'a plus à craindre d'autres armes:
Mais s'il me rejettait, si l'orgueil du bonheur
A tout ce qu'il me doit pouvait fermer son cœur,
Je confondrai mon sang au sang des six victimes;
Et ce mélange heureux pourra laver mes crimes.

Vous verrez qu'un cruel, artisan de vos maux,
Peut encore mourir de la mort des Héros.
[*A Aliénor.*]
Mon cœur, en vous perdant, regrettera la vie;
Mais mon dernier regret sera pour ma Patrie.
[*Il sort.*]

SCENE V.

ALIENOR, MAUNI, SAINT-PIERRE, AURELE, AMBLETUSE, BOURGEOIS.

MAUNI.

QU'IL fléchisse Édouard, il comblera mes vœux.
J'ai dû vous annoncer un ordre rigoureux;
Mais je peux vous montrer, sous un front moins funeste,
L'âme d'un Chevalier & d'un Vainqueur modeste.
Des fureurs de mon Roi je gémis plus que vous;
Vingt fois, pour les calmer, j'embrassai ses genoux;
Sa Cour, qu'attendrissait le respect & l'estime
Qu'inspire à ses Vainqueurs un vaincu magnanime,
En vain, pour le fléchir, secondait mes efforts;

Rien

Rien ne peut appaiſer ſa haine & ſes tranſ-
ports.
Il croit qu'en ce moment la rigueur tyranni-
que
Eſt une Loi d'État, un devoir politique :
Et je crains que d'Harcourt l'impétueux cour-
roux,
En voulant vous ſauver, ne le perde avec
vous.

AMBLETUSE.

Eh, bien ! le déſeſpoir éclaire mon courage.
Pourquoi tourner ſur nous notre inutile rage?
En courant à la mort d'un viſage affermi,
Que ne la portons-nous au ſein de l'Ennemi ?
Ce n'eſt point à mourir que la Gloire convie,
C'eſt à rendre ſa mort utile à ſa Patrie :
Un aveugle courage eſt-il une vertu ?
Qui ne ſait que mourir, ne ſait qu'être vaincu.
Qu'aux tentes des Anglais la fureur nous
entraîne,
Allons enſanglanter leur Victoire inhumaine;
De notre perte encor forçons les à gémir :
Si l'on ne peut les vaincre, il faut les affaiblir.
Sous leur nombre accablant ſi la Valeur ſuc-
combe,
Elle peut entraîner ſes Vainqueurs dans ſa
tombe ;
Expirons dans leur ſang : & que notre Pays,
En perdant ſes Vengeurs, compte moins d'En-
nemis.

ALIENOR.

Faiſons plus. Vous voyez qu'illuſtrant ſes
ruines,
La France eſt maintenant féconde en Héroï-
nes :

L'Epouse d'Edouard & l'altière Monfort *
N'ont pas seules le droit de mépriser la mort.
Allons ; il faut armer vos compagnes chéries;
Ou réservez le fer pour vos mains aguerries,
Tandis que les flambeaux qui vont brûler Calais,
Seront lancés par nous sur le Camp des Anglais.
Ah! peut-être, en voyant l'ardeur qui nous anime,
Harcourt y mêlera sa fureur légitime :
(*A Mauni.*)
Et saura, vous privant d'un bras toujours vainqueur,
Vers la Justice enfin ramener le Bonheur.
(*Les Bourgeois veulent encore sortir.*)

SAINT-PIERRE.

Français, où courez-vous ? Quel transport vous égare ?
L'Héroïsme, en vos cœurs, ne peut être barbare.
[*A Aliénor & à Amblétuse.*]
Pardonnez. Votre avis est par moi combattu.
Un long âge m'apprit l'emploi de la Vertu :
Sous des cheveux blanchis la valeur est tranquille,
Elle perd quelqu'éclat & devient plus utile.
(*Aux Bourgeois.*)
Vous voyez qu'Edouard nous rend à notre Roi :
C'est le plus doux espoir qui flattât notre foi.
Comptables de nos jours au Monarque, à la France,
Irons-nous, dans l'ardeur d'une altière imprudence, Per-

* Voyez la Note historique Nro. x.

Perdre un Peuple si cher, que l'on peut conserver,
Puisqu'enfin six Mortels ont droit de le sauver?
Je sens qu'avec justice on craint l'ignominie
De livrer des Français à qui l'Honneur nous lie:
Mais pour fuir cette honte, il est un choix permis;
Je livre le premier ... moi-même.

AURELE, *vivement.*

Et votre Fils.

SAINT-PIERRE.

Oui, tu dois partager la gloire de ton Père.

AURELE, *se jettant à ses pieds.*

Grand Dieu! qu'en ce moment ma naissance m'est chère!

AMBLETUSE.

Patrie, ah! tombe aux piés de ton Libérateur.
Que dis-je? en la sauvant, il lui perce le cœur.
O Sacrifice affreux plein d'horreur & de charmes!
En attendant mon sang, Ami, reçoi mes larmes.
(*A Mauni.*)
Seigneur, je vois qu'ici les plus braves Mortels,
Aux yeux de votre Roi sont les plus criminels;
Ce sont eux, les premiers, que sa haine menace;
Après ces deux Héros il a marqué ma place.

MAUNI, *à part, les larmes aux yeux.*

Dieu! que ne suis-je né dans les murs de Calais?

ALIENOR, *le surprenant, & avec vivacité.*

Citoyens, jouissez des pleurs de cet Anglais....
Plus faite à vos vertus, en paix je les contemple :
Mais leur plus digne éloge est d'en suivre l'exemple.
Oui ....

SAINT-PIERRE, *très-vivement.*

Madame, arrêtez. Je conçois votre espoir.
De nos Sexes ici distinguez le devoir :
Je puis, sans faire outrage à la gloire du vôtre,
Reclamer un honneur qui n'appartient qu'au nôtre :
Ceux qui, le fer en main, défendaient ce rempart,
Ont tous droit, avant vous, aux rigueurs d'Edouard.

[*A Mauni, en lui rendant son épée.*]

De mes jours dévoués, Seigneur, voici le gage.
Ce glaive, cinquante ans, seconda mon courage :
Mais l'âge allait m'en faire un frivole ornement ;
Pouvais-je le quitter dans un plus beau moment ?

(*A son fils, qui donne aussi son épée.*)

La France attendait plus du tien, mon cher Aurèle :
Mais tu vécus assez, puisque tu meurs pour elle.

(*Am-*

(*Amblétuſe remet ſon épée à un Ecuyer de Mauni. Tous les Chefs des Bourgeois mettent la main à leur épée, prêts à la donner.*)

Que vois-je, mes amis ? A ce concours jaloux,
Il ſemble qu'au triomphe on vous appelle tous !
Mais il ne manque plus ici que trois victimes,
Et le reſte du Peuple a des droits légitimes :
Venez, à votre gloire il faut qu'il ſoit admis.
Vos débats généreux au Sort ſeront remis* :
En conſacrant trois Noms, ſur tous il va répandre
L'eſpoir d'un ſi beau choix & l'honneur d'y prétendre.
Ce choix fait, vers ſon Roi, tout Calais ſe rendra,
Sans regretter ſes murs, qu'un jour il reverra.
Nous, aux mains d'Edouard remettant notre tête,
Nous irons lui livrer ſa nouvelle conquête.
(*A Aliénor.*)
Adieu, voyez mon Maître, & qu'il ſoit informé
Comment il fut ſervi, combien il eſt aimé.

MAUNI, *A Aliénor.*

Edouard, en ces lieux, vous preſcrit de l'attendre :
Madame ; de vos ſoins leur grace peut dépendre :
J'ignore ſes deſſeins, mais....

* Voyez la Note hiſtorique Nro. XI.

ALIENOR.

Que veut-il de moi ?

(*A Saint-Pierre.*)

Magnanime Héros, je te donne ma foi
De ne point consentir à racheter ta vie,
Que par des actions que ta grande âme envie.

SAINT-PIERRE.

Ah! voilà la vertu qui sied à votre cœur :
Bravez plus que la mort, en bravant le malheur.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

EDOUARD, HARCOURT, CHEVALIERS ANGLAIS, GARDES.

EDOUARD.

ELLE eſt ſoumiſe enfin cette ſuperbe Ville,
J'ai ployé ſous le joug ſon orgueil indocile.
Et je puis, dans ſon ſein, raſſembler déſormais
Les foudres deſtinés aux rebelles Français.
Les rives d'Albion glorieuſes, tranquilles,
Pour nos fiers Ennemis ne ſeront plus fertiles:
Les Vaiſſeaux raviſſeurs, dans ce Port recelés,
Ne s'élanceront plus vers nos champs déſolés.
Qu'il m'eſt doux d'aſſervir cette illuſtre contrée!
De mes nouveaux Etas c'eſt la plus digne entrée.

C'eſt

C'eſt d'ici que Céſar, triomphant des Morins*,
Etonna l'Océan ſous l'Aigle des Romains ;
Et joignit aux Gaulois, par le droit de la Guerre,
Ces Bretons ſéparés du reſte de la Terre.
C'eſt dans le même Port que le Roi des Anglais
Réunit leur Empire à l'Empire Français :
Il n'eſt plus aujourd'hui de Mer qui les diviſe ;
Confondons pour jamais la Seine & la Tamiſe.
(*A un Chevalier.*)
Vous, au Sénat de Londres annoncez mes exploits :
Qu'il juge s'il préſide aux triomphes des Rois.
Sortez tous.
(*Il retient Harcourt.*)

SCENE II.

EDOUARD, HARCOURT.

EDOUARD.

JE te dois cette heureuſe conquête,
Prémices des lauriers que la Gloire m'apprête.
Ton zèle, de mon fils, guidant la jeune ardeur,
Joint l'éclat des talens au feu de ſa valeur.
Ecoute. Il faut qu'ici, dans l'eſſor de ma joie,
Mon amour pour la France à tes yeux ſe déploie.
Tu

* Voyez la Note hiſtorique. Nro. XII.

Tu sais que, sur son Trône, abandonnant
mes droits,
J'approuvai le Decret qui couronna Valois.
L'Aquitaine dès-lors, mon antique héritage,
Envers ce nouveau Prince exigeait mon hom-
mage:
Devoir honteux! dont rien ne pouvait m'af-
franchir;
J'en rougis: mais les tems me forçaient de
fléchir:
Je parus.... Mon Rival, ivre de sa victoire,
M'éblouit, m'indigna, m'accabla de sa gloire.
L'éclat de son Empire, avec faste étalé*,
Me montra tous les biens dont j'étais dé-
pouillé:
Mes yeux voyant de près & son Peuple, &
son Trône,
De mes pertes confus, dévoraient sa Cou-
ronne:
Et quand mon vain devoir jura de la servir,
Je sentis que mon cœur fit vœu de la ravir.
O supplice éternel d'une ame ambitieuse!
Quel tableau!...Je sortais de mon Isle orageuse,
Climat toujours sanglant, par la nécessité
Des querelles du Trône & de la Liberté;
Où le Peuple rival & tyran de son Maître,
Veut qu'il le rende heureux & refuse de l'être.
Dans leurs jaloux débats, le Prince & les
Sujets
Divisent, par honneur, leurs communs inté-
rêts.
Bientôt leur défiance est mère de la haine:
Le Chef, pour maintenir sa puissance incer-
taine, Est

* Voyez la Note historique Nro. XIII.

Eſt contraint ſur lui ſeul de raſſembler ſes ſoins,
Et du Corps de l'État néglige les beſoins.
N'ai-je pas vu moi-même un Sénat téméraire
De ſon Trône avili précipiter mon Père;
Charger, couvrir d'affronts ſon Monarque enchainé,
Pour recevoir des loix d'un Enfant couronné.
Mais que voyais-je en France? Un Roi, Maître ſuprême,
En qui vous révérez la Divinité même:
Des Grands, que ſon pouvoir a ſeul rendu puiſſans,
Du bras qui les ſoutient appuis reconnaiſſans:
Un Peuple doux, ſenſible.... une Famille immenſe,
A qui le ſeul Amour dicte l'obéiſſance;
Qui laiſſe tous ſes droits à ſon Père aſſervis,
Sûre qu'il veut toujours le bonheur de ſes fils.
Valois trop fortuné! quel Roi, digne du Trône*,
Ne demande au Deſtin le Peuple qu'il te donne?
Rendre heureux qui nous aime eſt un ſi doux devoir;
Pour te faire adorer, tu n'as qu'à le vouloir.

HARCOURT.

Seigneur, à cet excès la France vous eſt chère;
De ſes Peuples aimés vous voulez être Père;
Et je vois, ſur Calais, votre extrême rigueur.....

EDOU-

* Voyez la Note hiſtorique Nro. XIV.

EDOUARD.

Quand il est dédaigné, l'amour devient fureur.
Eh! pourrais-je inventer un supplice trop rude,
Pour punir tant d'affronts & tant d'ingratitude?
Pendant plus d'une année arrêtant mes exploits,
Calais, à ma poursuite, a dérobé Valois:
J'ai perdu, sous ses murs, la fleur de mon Armée,
Et la saison de vaincre en projets consumée.
Aujourd'hui ces vaincus, refusant ma bonté,
Haissent plus mes loix qu'ils n'aiment leur Cité:
Et, quand j'y vais regner, abjurant leur Patrie,
Jusques à l'embrâser poussaient la barbarie.
J'allais à leur fureur les livrer sans effroi....
Les dangers d'Aliénor m'ont allarmé pour toi:
Et ces six criminels borneront ma vengeance.
C'est en vain que pour eux tu pressais ma clémence.

HARCOURT.

Eh! quoi! vous me flattiez qu'en généreux Vainqueur...

EDOUARD.

Ce que je viens de voir met la rage en mon cœur.
Ce Peuple de mourans, ces déplorables restes
Des foudres de la Guerre & des fléaux célestes,
Conservaient leur fierté dans des yeux presqu'éteints;
Sous la pâleur encor leurs fronts étaient sereins: Leur

Leur joie a consterné mon Armée immobile ;
Ils semblaient triompher en fuyant de leur Ville :
Un seul tournait vers elle un regard désolé ;
On lui nomme son Roi, je le vois consolé.

SCENE III.

EDOUARD, HARCOURT, MAUNI, SAINT-PIERRE, AURELE, AMBLETUSE, LES TROIS AUTRES BOURGEOIS, GARDES.

(*Les six Bourgeois ont des chaînes aux mains.*)

MAUNI.

PAR votre ordre, Seigneur, j'amène vos victimes.

EDOUARD.

Perfides, qui, longtems illustrés par vos crimes,
Outragiez le Vainqueur & le Roi des Français....

AURELE.

Vous, leur Roi ?

SAINT-PIERRE, *à son fils.*

Titre vain, sans l'aveu des Sujets.

(*A*

[*A Edouard.*]
Aux pieds de mon Vainqueur j'apporte ici ma tête.

EDOUARD.

Croi qu'elle y va tomber : ton ſupplice s'apprête.
Sois ſûr que l'Echaffaud, où tu ſeras livré,
Du Trône qui m'attend eſt le premier degré.
Traître, c'eſt donc par toi, par ta perfide audace,
Que ma Victoire ici devient une diſgrace !
Je veux gagner des cœurs ; & quel prix eſt le mien ?
Une vaſte Cité ſans un ſeul Citoyen :
Des toits, de vains ſéjours qu'habite le ſilence,
Et d'un amas de murs la ſolitude immenſe.

SAINT-PIERRE.

Dans Londres, à vos vertus, tous les cœurs vont s'offrir :
Valois n'en laiſſe point en France à conquérir.
Le Peuple de Calais inſtruit votre prudence :
Duſſent tous les Français s'exiler de la France,
Si vous prétendez voir nos Cités vous ſervir,
De nouveaux Citoyens il faudra les remplir.

EDOUARD.

Va, ton ſang éteindra l'ardeur de ce faux zèle,
Et bien-tôt la Terreur glace un Peuple rebelle.
Mais.... qui ſont ceux de vous dont le Sort a fait choix ?

SAINT-PIERRE, *les montrant.*

D'Aire, les deux Wiſſans, Noms obſcurs autrefois,
Maintenant immortels aux faſtes de l'Hiſtoire,
Dans ma ſeule Famille ont renfermé la gloire,
Dont tous nos Citoyens ſe montraient ſi jaloux.

EDOUARD, *avec une ſurpriſe mêlée d'admiration.*

Quoi! c'eſt-là ta Famille?

AMBLETUSE, *ou un autre Bourgeois.*

Oui; quel honneur pour nous!
Valois, ſans vos rigueurs, n'aurait pû nous connaître;
Et nous allons mourir pleurés par notre Maître.

AURELE, *avec vivacité.*

Que n'avez-vous pû voir le triomphe inouï,
Dont par vous ſeul, Seigneur, nos regards ont joui?
Quand ce Peuple, quittant des demeures ſi chères,
L'eſpoir de ſes Enfans, les tombeaux de ſes Pères,
Prêt à nous laiſſer ſeuls dans ces remparts déſerts,
Apportait à nos pieds tant d'hommages divers.
O mélange touchant de douleur, d'allégreſſe,
D'envie & de pitié, d'horreur & de tendreſſe!

Les

Les Femmes, les Vieillards nous ſerraient
dans leurs bras ;
Leurs fils venaient baiſer la trace de nos pas:
Nos viſages, nos mains ſe trempaient dans
leurs larmes.....
Ah! Seigneur, la Victoire eut pour vous
moins de charmes.

EDOUARD.

Tout m'étonne & m'irrite..... Ah! c'eſt trop
me braver.
De ma juſte fureur rien ne les peut ſauver.

HARCOURT.

J'en appelle à vous même, & je prends leur
défenſe.
Vous aviez, à mon choix, remis ma récom-
penſe,
Quand mes vœux modérés, retranchant vos
bienfaits,
Toujours à vos bontés laiſſaient quelques
regrets ;
Eh bien! n'ordonnez pas, hors des Champs
de la Gloire*,
Que le ſang des Français ſouille encor ma
Victoire :
C'eſt là l'unique prix que je veux obtenir,
En partant pour l'exil où mes jours vont finir.

EDOUARD.

Quel diſcours! Un exil!

HARCOURT.

Je ne puis vous le taire ;
Mes yeux ſont deſſillés par la mort de mon
Frère :

* Voyez la Note hiſtorique Nro. XV.

Ah! mon zèle pour vous m'a fait son assassin,
Je commandais au bras qui lui perçait le sein.
Doublement parricide, hélas! ma barbarie
Frappe, depuis trois ans, le sein de ma Patrie :
Les feux qui dévoraient nos moissons, nos Cités,
Ont éclairé partout mes pas ensanglantés.
Envers vous & Valois pour n'être plus perfide,
Je retourne aux climats où le Remords me guide;
Je vais, près du Jourdain, rejoindre ces Guerriers
Dont un sang fraternel ne teint pas les lauriers.
Et le mien ....

EDOUARD.

Quel transport de votre âme s'empare?
Dans quel oubli honteux la douleur vous égare?
Pleurez la mort d'un Frère, & surtout ses erreurs:
La Patrie, à mes yeux, coutait aussi des pleurs:
Mais quoi! c'est en son chef, en Moi, qu'elle reside,
(*Regardant les Bourgeois.*)
Non dans l'obscur ramas de ce Peuple perfide.

HARCOURT.

Seigneur ....

EDOUARD.

Écoutez-moi. Bien loin de consentir
A cet exil suspect... que je dois prévenir;

Si

Si j'épargnais, pour vous, ce Maire & ſes complices,
Je voudrais, par leur grace, enchaîner vos ſervices.

SAINT-PIERRE, *vivement à Harcourt.*

Ne la méritez pas. Votre noble remord,
S'il vous rend à mon Roi, paye aſſez notre mort.

EDOUARD, *à Saint-Pierre.*

Sortez.
(*A des Soldats.*)
Dans la priſon qu'on aille les conduire,
Qu'ils attendent l'Arrêt que je dois vous preſcrire.
[*Les Bourgeois ſortent.*]
[*A d'autres Soldats.*]
Appellez Aliénor...Non; vous-même, Mauni,
Priez la de vous ſuivre & de ſe rendre ici.
(*Mauni ſort.*)

HARCOURT.

Quoi! Seigneur, Aliénor....

EDOUARD.

Dans le trouble où vous êtes,
Vous répondriez mal à mes bontés ſecretes:
J'attendais ce grand jour pour les faire éclater...
Vous ſerez bien ingrat, ſi vous m'oſez quitter.
C'eſt la ſeule Aliénor qui peut, avec prúdence,
Regler, dans vos deſtins, les deſtins de la France,
Et décider du ſort de ces vils Citoyens,
Dont vous oſez mêler les intérêts aux miens.

HARCOURT.

Vous espérez en vain . . . .

EDOUARD.

[*A Mauni.*]

Je la vois. Qu'on nous laisse.

(*A Harcourt.*)

Allez.

SCENE IV.

EDOUARD, ALIENOR.

EDOUARD.

TANT de vertus ornent votre jeunesse,
Que leur éclat célèbre exige des tributs,
Jusqu'ici dans mon cœur à regret suspendus ;
Je viens vous les offrir. Ils sont dignes, Madame,
Et du profond génie, & de la grandeur d'âme,
Dont j'ai même admiré les dangereux excès.
Je dépose en vos mains les plus grands intérêts,
Les miens, ceux de l'État, d'un Amant & d'un Père ;
Enfin les jours proscrits de ce coupable Maire.

(*Ils s'asseyent.*)

La Victoire, fidèle au plus juste parti,
Va traîner à son char mon Peuple assujetti.

Déjà

Déjà laiſſant partout des traces de ma gloire,
J'ai franchi la Dordogne, & la Seine & la Loire :
Avant que ma valeur triomphât dans Créci,
J'ai porté mes drapeaux juſqu'aux champs de Neuilli ;
Encore une bataille & Paris me couronne.
Mais les premiers Français qui, m'appellant au Trône,
De mes droits reconnus ſont les dignes appuis,
Doivent de ma Grandeur cueillir les premiers fruits.
Prenez ce titre auguſte à ma reconnaiſſance :
Vous avez, ſur un Père, une entière puiſſance;
Son exemple & le vôtre, en tous lieux révérés,
Entraîneront les cœurs par ma gloire attirés.
Je mets à ce ſervice un prix ineſtimable.
J'élève votre Père au rang de Connétable ;
D'Harcourt, que vous aimez, je fais un Souverain ;
Et, Vice-Roi de France, il reçoit votre main.
Londres, plus que Paris, exige ma préſence ;
Vous ſerez mon égale & Reine en mon abſence ;
C'eſt au Trône, en un mot, que vous pouvez monter :
Mon eſtime vous l'offre, oſez le mériter.

ALIENOR.

J'oſerai plus, Seigneur... mais, ſans que je l'annonce,
Puiſque vous m'eſtimez, vous ſavez ma réponſe.

EDOUARD.

Croyez-moi, consultez un Père....

ALIENOR.

Moi, Seigneur!
Je ne l'outrage point.... j'ai consulté mon cœur.

EDOUARD.

J'entends ce fier refus. Mais Vienne plus facile...

ALIENOR.

Ah! n'en attendez point un refus si tranquille.
Mais si le poids de l'âge eût ébranlé sa foi,
Je pleurerais mon Père & servirais mon Roi.
Pour Harcourt, il m'est cher. Il dut cesser de l'être
Dès le premier moment qu'il vous choisit pour Maître:
Mais à vos dons nouveaux s'il vend son repentir,
L'Amour ne daigne plus l'honorer d'un soupir.

EDOUARD.

Cet excès de hauteur a lieu de me surprendre.
Votre Maître au respect devait du moins s'attendre.

ALIENOR, *se levant.*

Vous n'êtes point mon Maître, & vous savez nos Loix;
Je respecte Edouard... s'il respecte Valois.

EDOUARD, *se levant aussi avec vivacité.*

Quelles Loix! ou plutôt quel nom imaginaire Op-

Oppoſez-vous aux droits que je tiens de ma Mère ?
Eſt-ce à vous de citer, comme Loi de l'État
Un abus, condamné dans tout autre Climat ;
Dont l'Equité gémit, dont la Raiſon s'indigne;
Qui, pour tout votre ſexe, eſt un affront inſigne ;
Contraire aux douces mœurs de ce Peuple vanté,
Qui ſert également la Gloire & la Beauté ;
Qui, du rang de ſes Rois, bien loin de vous proſcrire,
Au-deſſus de leur Trône élève votre Empire.
Ah ! vous nous ſurpaſſez dans l'art de gouverner.
Ma mère eſt le Héros qui m'apprit à regner. *
De vos trois derniers Rois cette Sœur magnanime
M'a tranſmis, ſur les Lys, un titre légitime.
Qui peut d'un droit ſi ſaint me priver déſormais ?
Quel autre doit regner ſur la France ?

ALIENOR.

Un Français.
Lorſqu'en nommant un Roi, nos généreux Ancêtres
Ont nommé dans ſes Fils la race de nos Maîtres,
Quand des Soldats vainqueurs portaient ſur un Pavois
Le plus vaillant Soldat, Père de tous nos Rois;
D'un Peuple libre & fier, qui ſe donnait lui-même,

* Voyez la Note hiſtorique Nro. XVI.

Tel fut le premier vœu, la Loi juste & suprême :
Que son Sceptre, en tout tems, aux Français réservé,
Jamais par d'autres mains ne pût être enlevé :
Et si la même Loi, mais sans nous faire outrage,
De ce Trône, à mon Sexe, interdit l'héritage ;
C'est de peur que l'Hymen, qui doit nous engager,
Ne couronne, en nos Fils, les Fils de l'Etranger.
Avant vous, cette Loi, contre vous fut portée :
Ecrite au fond des cœurs dont la voix l'a dictée,
Elle s'est affermie à l'ombre des Lauriers,
Par trois Races de Rois & neuf Siècles entiers.
Le Français, dans son Prince, aime à trouver un Frère,
Qui, né Fils de l'Etat, en devienne le Père.
L'Etat & le Monarque, à nos yeux confondus,
N'ont jamais divisé nos vœux & nos tributs.
De-là cet amour tendre & cette idolâtrie
Qui dans le Souverain adore la Patrie :
Sublime passion d'un Peuple impétueux,
De l'Empire des Lys fondement vertueux ;
Et qui, le distinguant par les plus nobles marques,
Fait à cent Souverains envier nos Monarques.

EDOUARD.

Vous irritez l'ardeur dont je suis enflammé.
C'est moi qu'à cet excès j'aurais dû voir aimé,
Peu-

Peuple ingrat !..... Mais il faut que ta haine
fléchisse,
Ou que, juste à la fin, la mienne t'en punisse.
Choisissez à l'instant les dons de ma bonté,
Ou l'immuable arrêt de ma sévérité.
Du sang qui va couler, je vous rends responsable.
Si vous ne dépouillez cette fierté coupable,
Cette fausse Vertu, ce préjugé des Loix,
Qui traite en Etranger le pur sang de vos
Rois ;
Vous livrez à la mort ces Citoyens rebelles,
Dont vous pouviez sauver les têtes criminelles :
L'honneur de conquérir & votre Père & vous,
M'allait faire pour eux oublier mon courroux.

ALIENOR.

Je le vois à regret, Seigneur ; la Renommée
Vous peint fidèlement à l'Europe allarmée :
Autant vous déployez de grace & de douceur,
Quand d'un Sujet utile il faut gagner le cœur ;
Autant vous vous armez d'une haine terrible
Pour celui que vos dons trouvent incorruptible.
Mais je ne peux changer. Ces braves Citoyens,
Qui, mourant pour l'Etat, en sont les vrais
Soutiens,
Savent qu'à leur grand cœur mon âme porte
envie ;
Et ma gloire n'est point la rançon de leur vie.
Plus qu'eux-même, il est vrai, leur mort
me fait frémir.....
Je verrai leur courage ; il pourra m'affermir.

EDOU-

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82207401X/phys_0081
DFG

EDOUARD.

Vous les immolez donc par votre orgueil barbare.
Gardes... que, ſans tarder, l'échaffaud ſe prépare.

SCENE V.

EDOUARD, HARCOURT, ALIENOR.

ALIENOR, *voyant Harcourt qui entre avec les Gardes.*

AH! de nos Citoyens viens défendre les jours;
Songe à quel titre ici tu leur dois tes ſecours;
Toi ſeul les as perdus; & s'ils meurent, j'expire.

HARCOURT, *vivement à Edouard.*

A tant de cruauté pourrez-vous bien ſouſcrire?
La valeur de ce Maire & ſes rares vertus....

EDOUARD.

La valeur d'un Rebelle eſt un crime de plus.

HARCOURT.

Qu'entends-je?

ALIENOR.

(*A Harcourt.*) (*A Edouard.*)
Ton Arrêt. Jamais à ſon courage
Je n'aurais pû tracer une leçon plus ſage.
Mais

Mais pour ces Malheureux j'oſerai tout tenter.
Je ſais quel défenſeur je peux leur ſuſciter ;
Un coeur, pour qui le vôtre eſt peut-être ſenſible,
Que le bonheur encor ne rend pas inflexible...
Que dis-je ? votre Armée où je porte mes pleurs,
Vous fera, malgré vous, abjurer vos fureurs :
Ses Chefs ne voudront pas que, de votre injuſtice,
Le ſanglant déshonneur ſur leurs fronts rejailliſſe ;
Que l'Univers accuſe un Peuple de Héros
D'avilir ſa Victoire en ſervant vos bourreaux :
L'Anglais n'obéit plus, lorſque ſon Roi l'outrage.

(*A Harcourt.*)

Toi, vers nos Citoyens que ta foi ſe dégage :
Sans tes honteux exploits, maîtres de leurs deſtins,
Je les verrais Vainqueurs & Vainqueurs plus humains :
Songe, ſi de la Mort ton bras ne les délivre,
Que tu m'as fait ſerment... de ne leur point ſurvivre.

(*Elle ſort.*)

* *
*

SCE-

SCENE VI.

EDOUARD, HARCOURT.

EDOUARD.

QUoi ! je veux pardonner, on me force à punir :
Je vois, par mes bontés, tous les cœurs s'endurcir.
Savez-vous bien quel prix j'ai mis à ma clemence ?
Je voulais vous nommer Vice-Roi de la France,
Par l'Hymen d'Aliénor combler votre bonheur :
Elle a refusé tout.

HARCOURT.

Elle l'a dû, Seigneur.
Puis-je me plaindre, hélas ! de sa vertu sévère ?...
Si j'accepte vos dons, je vends le sang d'un Frère.
Non, il n'est qu'un seul prix qui convienne à mon sort :
Sauvez ces Malheureux pour qui mon Frère est mort ;
Leur supplice est ma honte, & mon cœur le partage.
La mort de Régulus déshonora Carthage.

[*Très-*

[*Très-vivement.*]
Craignez, qu'un même affront ne vous couvre aujourd'hui.
Ceux que vous immolez ſont auſſi grands que lui :
Aux mêmes intérêts leur cœur ſe ſacrifie,
A la gloire, à l'amour, au bien de la Patrie.
Vous, ſur qui l'Héroïſme eut des droits ſi ſacrés,
Vous n'êtes plus vous-même... ou vous les admirez.
Votre ame, en les perdant, gémira la première.
Vous démentez le cours de votre vie entière.
De cet égarement n'oſez-vous revenir ?
Quel faux honneur encor ſemble vous retenir ?
Seigneur, à tout mortel l'erreur eſt excuſable ;
Un Prince y peut tomber ſans devenir coupable ;
Il l'eſt, ſi ſa fierté refuſe d'en ſortir.

EDOUARD.

Vous voulez me quitter & croyez me fléchir !
Vous penſez, pour autrui, déſarmer ma vengeance,
Quand vous vous apprêtez à trahir ma clémence !
Non, non. Avec plaiſir je perds ces malheureux,
Puiſque c'eſt vous, Ingrat, que je punis ſur eux.

HAR-

HARCOURT.

Ingrat !... Qu'ai-je reçu pour prix de mes ſervices ?
J'aſpire à vous ſauver d'horribles injuſtices ;
Écoutez ma prière, & c'eſt vous acquitter.
Vos reproches cruels me forcent d'ajouter,
Qu'en défendant, Seigneur, ces illuſtres victimes,
Sur elles, près de vous, j'ai des droits légitimes.
Si je n'euſſe vaincu dans les champs de Créci*,
Auriez-vous une grace à refuſer ici ?

EDOUARD.

C'en eſt trop. Réprimez cette audace importune.
Vous avais-je mandé, lorſque votre infortune
Vint, par mes prompts ſecours, relever ſes débris ?
Vos ſervices dès-lors ſont des devoirs remplis.
Votre ſang appartient au véritable Maître,
Qu'un ſerment libre & ſaint vous force à reconnaître :
Je le ſuis..... & je ſais contraindre au repentir
Ceux de qui l'inſolence en perd le ſouvenir.
(*Il ſort.*)

* * *
* *
*

SCE-

* Voyez la Note hiſtorique Nro. XVII.

SCENE VII.

HARCOURT, *seul.*

QUELLE confusion, & quel reproche infâme!
Je ne vis plus.... la Honte est le néant de l'Ame.
Voilà le terme affreux du bonheur passager
Qu'un rebelle Sujet trouve chez l'Etranger.
Si-tôt qu'il peut déplaire, on dépouille sans crainte
Le faste intéressé d'une amitié contrainte;
La faveur disparaît: les flétrissans mépris
Lui rejettent l'horreur qu'il fait à son Pays:
Et tirant de sa faute un cruel avantage,
On veut que, sans murmure, il dévore l'outrage.
On est juste..... Ah! j'invite à marcher sur mes pas.
Ingrat, suis-je surpris de trouver des Ingrats?

* Plusieurs Personnes ont exigé que l'on rétablit les deux premiers Vers de ce Monologue, qui n'ont pas été bien entendus à la premiere représentation, & qui ont été changés ainsi aux représentations suivantes:

Ah! je respire à peine, & cette honte infâme
Dans un Néant affreux semble plonger mon âme.
Voilà le terme, hélas! &c.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82207401X/phys_0087
DFG

Tremblez ; faibles Sujets, qui trahiſſez vos
Maitres ;
Un Roi punit toujours ceux qu'il a rendu traî-
tres.
Mais allons voir ce Maire, & partageons
ſon ſort.
Qu'un ſi beau déſeſpoir éterniſe ma mort ;
Qu'on diſe, en apprenant cet effort magna-
nime :
Il ſerait mort moins grand, s'il eût vécu ſans
crime.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

Le Théâtre représente la Prison.

SCENE PREMIERE.

SAINT- PIERRE, AURELE, AMBLETUSE, LES TROIS AUTRES BOURGEOIS.

SAINT - PIERRE.

O mon Fils! mes Amis! qui l'eût pensé jamais,
Que nous habiterions ce séjour des forfaits?
Ah! sans doute, avant nous, ces chaînes flétrissantes
Ont courbé, sous leur poids, les Vertus gémissantes:
Mais combien de Mortels voudraient nous disputer,
Nous ravir aujourd'hui l'honneur de les porter!
Que je te dois d'encens, Souverain de mon être!
Pour quels brillans Destins ta bonté me fit naître!
Si, dans l'obscurité, tu plaças mon berceau,
Les rayons de la Gloire entourent mon tombeau.

Je vois ce noble éclat, étendu sur la France,
Des Siècles reculés franchir l'espace immense;
Et Calais recevant, de vingt Peuples jaloux,
Un hommage immortel qu'il ne devra qu'à nous.
Jouissons, mes Amis, de notre heure dernière,
Et des fruits qu'elle laisse à la Patrie entière:
Dans le sein l'un de l'autre épanchons à loisir
Ces délices du cœur, ces larmes de plaisir,
Qu'après le beau succès de leurs efforts suprêmes,
Répandent les Vertus contentes d'elles-mêmes.

AURELE.

Ah! que, né d'un tel Père, un Fils s'en applaudit!
Mon âme, entre vos bras, s'enflamme & s'aggrandit.
Voilà comme aux Vertus, guidant mes pas dociles,
Vous saviez m'applanir leurs sentiers difficiles:
J'ai vu leur front sévère avec vous s'embellir:
Vous prêtiez au Devoir les charmes du Plaisir.
Dieu, qui place ma mort si près de ma naissance,
Vous donne de vos soins la digne récompense.
Que me desiriez-vous après les plus longs jours?
Qu'une fin glorieuse en terminât le cours:
Plus que le Champ de Mars votre Echaffaud m'illustre;

Oui,

Oui, ſon opprobre, Amis, nous donne un plus
beau luſtre.
Aux Victimes d'Etat, qui livrent leur grand
cœur,
Ce Théâtre de honte eſt l'Autel de l'honneur.

SAINT-PIERRE, *lui montrant les Bourgeois.*

Ah! j'y crois voir leur ſang, le tien qui ſe
confondent;
A tes derniers ſanglots mes entrailles répon-
dent.
(*A Amblétuſe, montrant ſon fils.*)
Avais-je, en l'élevant dans l'eſpoir le plus beau,
Formé tant de Vertus pour le fer d'un bour-
reau?
(*Se reprenant avec chaleur.*)
Vous qui me connaiſſez, pardonnez ce mur-
mure:
On pleure ſa Victoire en domtant la Nature.
Jamais un cœur français ne la peut étouffer.
Mais...il en eſt plus grand d'oſer en triompher:
Dans ces combats affreux tout ſon ſang ſe
ſoulève;
Il marche au ſacrifice, il frémit... & l'achève.

SCENE II.

MAUNI, LES SIX BOURGEOIS.

MAUNI, *à Saint-Pierre, en lui prenant la main.*

JE viens, digne Français, t'apporter des
tributs

Que le plus juſte orgueil n'aurait pas attendus.
Nos Chevaliers Anglais, jaloux de ton courage,
Me députent vers toi pour t'offrir leur hommage :
S'ils n'offenſaient leur Prince, au fond de ces cachots
Tu verrais à tes piés cette Cour de Héros.
Mais libre en t'admirant, comme en jugeant ſon Maître,
Londres va deſirer de t'avoir donné l'être.

(*Aux ſix Bourgeois.*)

Votre amour pour vos loix & pour votre Pays
D'un Peuple juſte & fier enchante les eſprits.
L'Anglais eſt Citoyen : & ſa raiſon ſuprême
Veut qu'une Nation ſe chériſſe elle-même :
Le lien fraternel qui joint tous les Humains,
Se ſerre en chaque État par d'autres nœuds plus ſaints :
Je ſais que, mis au jour, nourri par l'Angleterre,
Je lui tiens de plus près qu'au reſte de la Terre :
Je vois les mêmes nœuds de la France à ſes Fils.
Je hais ces cœurs glacés & morts pour leur Pays,
Qui, voyant ſes malheurs dans une Paix profonde,
S'honorent du grand nom de Citoyens du Monde ;
Feignent, dans tout climat, d'aimer l'Humanité,

Pour

Pour ne la point ſervir dans leur propre Cité :
Fils ingrats, vils fardeaux du ſein qui les fit naître ;
Et dignes du Néant, par l'oubli de leur Être.

SAINT-PIERRE.

Nous l'avouerons ſans fard ; mourant pour les Français,
Nous eſpérons laiſſer des noms chers aux Anglais :
Plus rivaux qu'ennemis d'un Peuple magnanime,
Notre plus beau laurier, Seigneur, eſt ſon eſtime.

MAUNI.

Cette eſtime n'eſt pas un titre infructueux :
Sachez quels ſont pour vous nos efforts vertueux.
L'Épouſe d'Édouard, l'intrépide Iſabelle *,
Qui vient de triompher de l'Écoſſais rebelle,
Et qui, nous ramenant ſes bataillons vainqueurs,
Peut-être en ce grand jour acheva vos malheurs,
A la voix d'Aliénor, a pris votre défenſe,
Et d'un Époux, qui l'aime, implore la clémence.
Vous avez vu leur Fils qui, dès ſes premiers jours,
Éclipſe Édouard même au plus haut de ſon cours :
Héros dans le combat, homme après la Victoire *,

* Voyez la Note hiſtorique Nro. XVIII.
* Voyez la Note hiſtorique Nro. XIX.

Les Vaincus consolés lui pardonnent sa gloire:
Son Pere, qui lui doit les palmes de Créci,
Sans doute par ses soins va se voir adouci:
La Nature & l'Amour, pour vous d'intelligence,
Vont éteindre en son cœur cette soif de vengeance.

AURELE, *avec transport.*

Mon Père... Ah! vous vivrez.

MAUNI.

Après son noble effort,
Vivant il jouïra de l'honneur de sa mort.
Mais je vois Aliénor & ses vives allarmes..

SCENE III.

ALIENOR, MAUNI, LES SIX BOURGEOIS.

ALIENOR.

ILLUSTRES Malheureux, pardonnez à mes larmes.
On daigne, en me forçant de partir de ces lieux,
Laisser quelques momens... à mes derniers adieux.
Dans la cour du Palais, au-dessus de vos têtes
J'ai

J'ai trouvé l'échaffaud, les haches toutes prêtes,
Harcourt pâle, tremblant, & les yeux égarés,
A détourné de moi ſes pas déſeſpérés;
Sa voix & ſes ſanglots expiraient dans ſa bouche:
Ce ſeul mot a rompu ſon ſilence farouche:
Ils vont mourir... il fuit en m'arrachant le cœur.

MAUNI.

Quoi! Rien n'a déſarmé le courroux du Vainqueur;
Ni les pleurs de ſon Fils, ni les pleurs de la Reine?

ALIENOR.

Eh! que peut la Pitié ſur cette âme inhumaine?
N'a-t-il pas vu vingt fois d'un œil tranquille & fier,
Tomber des Légions ſous la flâme & le fer;
Des débris & des morts couvrir les Mers ſanglantes;
Enfin des Nations pour lui ſeul expirantes?
Son orgueil s'accoutume à compter les Mortels
Comme de vils troupeaux nourris pour ſes Autels;
Vous-mêmes, ſes amis, aux dépens de vos têtes,
Il vous croit trop heureux d'acheter ſes conquêtes:
Des pleurs, hélas! des pleurs peuvent-ils amollir
Un cœur, qui dans le ſang apprit à s'endurcir?

MAUNI.

Ah! tant de réſiſtance irrite mon audace.
Dût mon zèle rigide aſſûrer ma diſgrace,
Faiſons parler enfin la dure Vérité;
D'un Homme & d'un Anglais montrons la liberté.

SAINT-PIERRE.

Généreux Ennemi, qu'allez-vous entreprendre?
Ah! daignez écouter....

MAUNI.

Je ne puis rien entendre.
Le danger, quel qu'il ſoit, eſt moins preſſant pour vous;
Il vous couvre de gloire, & la honte eſt pour nous.

[*Il ſort.*]

SCENE IV.

ALIENOR, LES SIX BOURGEOIS.

ALIENOR.

AH! du cœur d'Édouard c'eſt en vain qu'il eſpère,
Il eſt inexorable, & tout craint ſa colère:
Tel eſt ſon aſcendant ſur l'eſprit des Soldats,
Qu'il réduit l'Anglais même à murmurer tout bas:
On blâme ſa fureur, mais elle eſt obéie.

Mes

Mes cris, mon déſeſpoir, mes refus l'ont aigrie,
Helas ! votre ſalut en mes mains fut remis,
Mais je rougirais trop de vous dire à quel prix. . . .

SAINT-PIERRE.

Vous avez fait le choix qu'on nous aurait vu faire,
N'en parlons plus. Quel eſt le ſort de votre Père ?

ALIENOR.

Lui ſeul, pour vous encor me peut faire entrevoir
La tremblante lueur d'un faible & doux eſpoir.
Edouard, conſommant ſes affreux Sacrifices,
Voulait que ce Héros partageât vos ſupplices. . . .
Ah ! ceſſez d'en frémir. Attendri par mes pleurs,
Son Fils a prévenu ce comble des horreurs.
Par ſes ſoins, près du Roi, mon Père ſe va rendre,
Et pour vous délivrer il veut tout entreprendre.
Vous connaiſſez Valois, & le tendre retour
Dont ſon cœur paternel a payé notre amour.
Oui, dût-il pour vous ſeuls cèder une Province,
Des Sujets tels que vous valent le plus grand Prince ;
Il va mettre à vos jours le même prix qu'aux ſiens,
Et la rançon des Rois eſt due à leurs Soutiens.

SAINT-

SAINT-PIERRE.

Inſpire mieux mon Maître, ô Puiſſance céleſte !
Et défends ſa bonté d'un conſeil ſi funeſte.
Partez, oppoſez-vous à ce dangereux ſoin ;
Qu'on permette ma mort, l'État en a beſoin.
Vous voyez cette guerre, en diſgraces féconde,
De nos débris fameux couvrir la Terre & l'Onde :
Chez les Français, toujours l'excès du Sentiment
Augmente le bonheur, rend le malheur plus grand :
Peu faits aux longs revers, las de voir leur courage
Servir à leur défaite & hâter leur naufrage,
Dans un dépit amer, hélas ! ils ont penſé
Que le Siècle eſt déchu, que leur regne eſt paſſé.
Mais qu'il s'élève enfin dans cette erreur commune,
Une âme inébranlable aux coups de l'Infortune,
Digne de nos Aïeux & de ces tems ſi chers
Où les Lys floriſſans ombrageaient l'Univers ;
Et vous verrez ſoudain, par tout ce Peuple avide,
Saiſir, ſuivre, égaler ſon audace intrépide ;
Devenus ſes Rivaux de ſes Admirateurs,
Son noble enthouſiaſme embrâſera les cœurs :
Indignés d'avoir pu déſeſpérer d'eux-même,
Ils forceront le Sort par leur conſtance extrême ;

Et

Et peut-être à l'État rendront un plus beau jour,
Que ces jours qu'il croyait regretter sans retour.
Voilà de notre mort les fruits inséparables ;
Notre sang va partout enfanter nos semblables.

AMBLETUSE.

Bien plus. Si du Destin les nouvelles rigueurs
Chez nos Neveux un jour ramenaient nos malheurs ;
Du Héros de Calais l'impérieux exemple,
Que la Gloire, à leurs yeux, offrira dans son Temple,
Jusques au fond des cœurs attendris & confus
Ira chercher l'Honneur, éveiller les Vertus;
Et dans les Citoyens du rang même où nous sommes,
Déployer le Génie & l'âme des Grands-Hommes.
C'est ainsi qu'un Mortel, surpassant ses souhaits,
Par une belle mort se survit à jamais ;
Et qu'après un long cours de Siècles & d'années,
De sa Patrie encore on fait les destinées.

ALIENOR.

O courage ! ô Vertu ! dont l'héroique ardeur,
Étonnant la raison, s'empare de mon cœur.
Ils font presque approuver à mon ame ravie,
Et desirer pour eux ce trépas que j'envie.
Valois leur devra tout... & souvent, en effet,
Le sort des Souverains dépend d'un seul Sujet.

Har-

Harcourt trahit ſon Prince & d'Artois l'abandonne
Un Maire de Calais raffermit ſa Couronne!
Quelle leçon pour vous, ſuperbes Potentats!
Veillez ſur vos Sujets dans le rang le plus bas:
Tel qui, ſous l'Oppreſſeur, loin de vos yeux, expire,
Peut-être quelque jour eût ſauvé votre Empire.
Malheureux, fiez-vous aux fureurs d'Édouard:
Les offres de Valois arriveront trop tard.

SCENE V.

ALIENOR, LES SIX BOURGEOIS, UN OFFICIER ANGLAIS, GARDES.

L'OFFICIER.

MADAME, éloignez-vous. Toujours plus implacable,
Édouard a ſigné cet Arrêt exécrable.
Si vous ne vous hâtez de fuir ces triſtes lieux,
On va ſur l'échaffaud les conduire à vos yeux.

ALIENOR, *à ſa Suivante.*

Fuyons.... Soutenez-moi. La force m'abandonne.
L'appareil de leur mort me ſuit & m'environne.

[*A Saint-*

[*A Saint-Pierre.*]
Mon Père, pardonnez, je tombe dans vos bras:
Recevez ce doux nom que je vous dois: hélas!
Vous m'avez inſpiré la Vertu...:

SAINT-PIERRE.

Le courage.

ALIENOR.

Ah! ce fatal moment n'en permet point l'uſage.
Pleurer ceux qu'on admire eſt-ce les offenſer ?....
Que n'ai-je ſur Harcourt de tels pleurs à verſer ?....
Quoi! le fer va frapper le Fils auprès du Père,
Sur les corps expirans de leur Famille entière!
L'horreur glace mes ſens & m'étouffe la voix.

SAINT-PIERRE, *un peu attendri.*

Adieu, Madame.

ALIENOR.

Adieu, pour la derniere fois.
[*Elle ſort.*]

SCENE VI.

SAINT-PIERRE, LES SIX BOURGEOIS, L'OFFICIER, GARDES.

SAINT-PIERRE.

FAUT-IL vous ſuivre ?

L'OFFI-

L'OFFICIER.

Hélas! j'attends l'ordre terrible.

SAINT-PIERRE.

Anglais, vous pleurez tous.

L'OFFICIER.

Ton courage invincible
Semble épuiſer le mien... Quel ſurcroît de douleurs,
Quand la Vertu ſourit à ſes bourreaux en pleurs!

SAINT-PIERRE, *embraſſant les Bourgeois.*

On vient. Embraſſons nous... Je marche à votre tête.
Martyrs de la Patrie, allons, la palme eſt prête.

[*Il va pour ſortir.*]

Mais.... que nous veut Harcourt?

SCENE VII.

SAINT-PIERRE, AURELE, LES SIX BOURGEOIS, HARCOURT, L'OFFICIER, GARDES.

HARCOURT, *à l'Officier & aux Gardes.*

SORTEZ, braves Guerriers; J'ai

J'ai des ordres ſecrets pour voir ces Priſonniers.

[*L'Officier & les Gardes ſortent.*]

[*Aux Bourgeois.*]

Français.... Ah ! de ce Nom ne pourrai-je être digne ?

(*A Saint-Pierre ſeul.*)

Je vois qu'à mon aſpect votre vertu s'indigne :
Oui, j'ai perdu mon Frère, & vous, & mon Pays ;
Cette main fume encor du ſang de votre Fils :
Mais je viens adoucir le ſort qui vous menace,
De ce jeune Guerrier j'apporte ici la grace.

SAINT-PIERRE, *avec joie.*

Ciel !

HARCOURT.

Il ſerait affreux que du commun malheur
Une ſeule Famille épuiſât la rigueur....

SAINT-PIERRE.

Quoi !... quelqu'autre pour lui s'offre-t-il au ſupplice ?

HARCOURT.

(*Vivement, comme une choſe qui lui échappe.*)

Sans doute, un autre y court avec plus de juſtice.

(*A Aurèle, en ſe reprenant.*)

Partez, l'échange eſt fait, marchez au Camp Français :
Il n'eſt pas loin du nôtre, & vos guides ſont prêts.

Allez, & renonçant à des vertus ſtériles,
Plus que votre trépas rendez vos jours utiles ;
Vous pourrez, dans une heure, aſſurer à mon Roi
Qu'Harcourt ne mourra pas ſans lui prouver ſa foi.

AURELE.

Mon Père.... Non, Seigneur. Qui ? moi, que j'abandonne....

HARCOURT.

C'eſt au nom d'Edouard qu'ici je vous l'ordonne.
Partez.

AURELE, *avec fureur.*

Quel eſt celui dont l'injuſte Vertu,
S'offrant pour me ſauver....

SAINT-PIERRE.

Eh ! le méconnais-tu ?....
C'eſt Harcourt.

HARCOURT, *troublé.*

Moi !

SAINT-PIERRE.

Vous-même. Oui, je lis dans votre âme ;
J'y ſurprends un projet que j'admire & je blâme :
Vous juriez ce matin de nous ſuivre au trépas ;
Vous trompez Edouard, vous ne m'abuſez pas.

HAR-

HARCOURT.

Eh bien ! s'il était vrai, ce projet équitable,
Qui, sauvant l'innocent, devouerait le coupable ?...

AURELE.

Quoi ! je consentirais ?...

SAINT - PIERRE.

Vous oseriez penser ?....

HARCOURT, *impétueusement.*

Il doit y consentir, vous l'y devez forcer.
Je conçois vos refus, j'entreprends de les vaincre :
C'est peu de vous toucher, j'aspire à vous convaincre ;
Le tems presse. Ecoutez. Ce n'est point vous, hélas !
Intrépide Vieillard, que j'arrache au trépas :
L'Honneur peut murmurer que ce grand sacrifice
Soit votre digne ouvrage, & sans vous s'accomplisse.
Je le sais. Mais ce Fils, qu'au milieu des tourmens
Un zèle aveugle immole à la fleur de ses ans ;
Lui que dans votre cœur reclame la Nature ;
Lui, ce Héros naissant, dont la grandeur future
Aux vœux de nos Guerriers s'annonce avec éclat,
Vous devez ses vertus aux besoins de l'Etat.
Choisissez entre nous comme choisit la France.
Croyez-vous qu'un moment sa Justice balance,
Qu'elle souffre qu'un sang si cher à son amour

Par mes crimes deux fois ſoit verſé dans un jour ?
Mourant ſans votre Fils, votre gloire eſt la même :
Et ſi vous m'admettez à cet honneur ſuprême:
Quels que ſoient mes forfaits, je les répare tous ;
C'eſt un laurier de plus pour la France & pour vous.
Songez ſurtout, ſongez qu'à ce jeune courage
Des fruits de votre mort vous devez l'héritage :
Avec combien d'ardeur on verra nos Français
Suivre aux combats le Fils du Héros de Calais ;
Pour ſes heureux talens quelle vaſte carrière !
Ah ! voyez-le venger ſa Famille & ſon Père ;
Voyez-le s'ennoblir au milieu des lauriers,
Monter ſur votre tombe au rang des Chevaliers,
Et fonder de Héros une Race nouvelle,
Digne dans tous les tems d'une ſource ſi belle,
Se vouant d'âge en âge à la gloire des Lys ;
Et que vous immoliez dans ce vertueux Fils....
Eh bien ! ce tendre eſpoir vous arrache des larmes....
(*Avec tranſport à Aurèle, en lui préſentant ſon épée.*)
Pars, accepte ce fer, rends l'honneur à mes armes.

AURELE.

Moi, tromper Edouard, fuir & me parjurer,
De mon Père expirant oſer me ſéparer ;
Moi,

Moi, qui m'étais flatté qu'une pitié ſoudaine,
Voyant tomber ma tête, épargnerait la ſienne !

HARCOURT.

Tu redoubles ſes maux en y joignant les tiens.

AURELE.

Je ſoulage mes maux en partageant les ſiens.

HARCOURT.

L'eſpoir de le venger....

AURELE.

L'horreur de lui ſurvivre.....

HARCOURT.

Te défend de mourir.

AURELE.

Me contraint de le ſuivre.

HARCOURT.

Malheureux, mais nos jours ſont le bien de l'Etat.

AURELE.

Vivez donc en Héros, moi je meurs en Soldat.
Les beſoins de l'Etat demandent un Grand Homme :
La France vous regarde & la Gloire vous nomme.

SAINT-PIERRE, *à Harcourt.*

Mon fils, mon digne fils... Calmez ces vains tranſports.
L'aveugle déſeſpoir égare vos remords,
Seigneur. Eh ! ſe peut-il que votre âme ſéduite

Penſe qu'envers mon Roi votre mort vous acquitte ?
Vous, devenu coupable envers l'Etat & lui,
Pour les avoir privés de leur plus ferme appui,
Vous vous perdez encore, inutile victime :
Ah ! loin de réparer, c'eſt conſommer le crime.
Allez ſauver la France, & d'une heureuſe main
Retirer tous les traits dont vous perciez ſon ſein :
Qe je rende, en mourant, à cette auguſte Mère,
Le plus grand de ſes Fils.... & le plus néceſſaire.
De nos jeunes Français l'imprudente chaleur
Des Vertus du Guerrier n'a plus que la valeur :
Vous ſeul, creuſant encor l'art profond de la Guerre,
Vous reglez d'un coup d'œil les deſtins de la Terre :
Par une longue étude & d'aſſidus travaux,
Vos talens ont ſurpris les ſecrets des Héros :
Ramenez dans nos Camps cette noble ſcience,
L'âme du vrai Courage & l'œil de la Prudence ;
Cet art, qu'apprit de vous notre injuſte Vainqueur.
Allez, que mon Pays vous doive ſon bonheur.
Je vous mets dans les bras de la France affligée ;
Expirez digne d'elle, après l'avoir vengée.

HAR-

HARCOURT.

Ah! peut-elle jamais me confier son sort?

SCENE VIII.

LES ACTEURS PRECEDENS, L'OFFICIER, GARDES.

L'OFFICIER, *à Harcourt.*

SEIGNEUR, l'ordre est venu... je les mène à la mort.

HARCOURT, *à Saint-Pierre & à son fils.*

Vous triomphez, cruels! votre affreuse constance
Me ravit, sans retour, ma derniere espérance....
Mais, avant votre mort, venez voir mon trépas.

[*Il sort furieux.*]

SAINT - PIERRE.

(*à Harcourt.*) Vivez pour votre Roi... (*à son fils.*) Viens mourir dans mes bras.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

EDOUARD, MAUNI.

EDOUARD.

J'Ai pesé vos raisons, j'en conçois l'importance:
Souvent la Politique invite à la Clémence.
J'excuse, dans Harcourt, une aveugle chaleur,
Premier emportement de l'extrême douleur:
Sans vous, par son orgueil, ma colère allumée,
L'eût dépouillé du rang de Chef de mon Armée.
Le Peuple de Calais, dans mon Camp retenu,
Peut-être par mes soins va m'être ici rendu.
Je ne puis trop tenter pour fléchir sa constance,
Et je sens qu'il y va du Trône de la France:
Ces superbes Vaincus échappés à mes Loix,
Iraient partout apprendre à rejetter mes droits.
Sur ce Maire employons mon heureuse industrie:

Je

Je connais le Vulgaire ; il chérit peu ſa vie,
Lorſqu'en un ſort obſcur il la voit conſumer :
Mais s'il peut-être Grand, il commence à l'aimer.
Je ſais ſes préjugés & l'art de les détruire ;
Tel brave les tourmens qu'un bienfait peut ſéduire ;
Et les Rois ont toujours un charme impérieux
Sur ces derniers Humains nés & nourris loin d'eux.
Ce Maire a vu de près l'appareil du ſupplice :
Qu'il vienne en ce moment.

MAUNI.

Je doute qu'il fléchiſſe.
O mon Roi ! ſi ſon cœur réſiſte à vos efforts,
Vous êtes grand, mais fier : redoutez vos tranſports.

(*Il ſort.*)

SCENE II.

EDOUARD, SAINT-PIERRE.

EDOUARD, *aſſis.*

Viens, ſuperbe Ennemi, qui prends pour l'Héroïſme
Le courage inſenſé d'un ardent Fanatiſme ;
Un Monarque indulgent qui chérit les Vertus,

Daigne, dans tes pareils, en reſpecter l'abus.
Ma bonté, qu'indigna ton audace obſtinée,
Veut à ton choix enfin laiſſer ta deſtinée :
Et plaignant une erreur que tu peux abjurer,
Au lieu de te punir, conſent de t'éclairer.
Ouvre les yeux. J'ai fait recueillir dans mes Tentes
De tes Concitoyens les troupes défaillantes.
Victimes de la Faim & d'un farouche Orgueil,
Ils tombaient, les chemins devenaient leur cercueil :
Pour aller juſqu'au Roi que leur cœur me préfère,
Il faut que ma bonté ſoutienne leur misère.
Déjà ces malheureux, par mes ordres nourris,
D'un bienfait imprévu paraiſſent attendris :
Tu pourrais, achevant leur conquête facile,
Les ramener d'un mot dans le ſein de leur Ville ;
Tes jours ſont à ce prix. Ton grand cœur plaît au mien,
Et mon Fils ſe promet d'être l'ami du tien.
Cède au Tems, au Vainqueur, que ſeul tu dois connaître,
Laiſſe au ſort des Traités à fixer ton vrai Maître ;
Voilà tous les devoirs où tu dois t'arrêter.
Crois-tu que ton ſupplice engage à t'imiter ?
Quels Grands, ſur l'échaffaud, te prendront pour modèle ?
Va, les ſeuls Rois heureux ont une Cour fidèle :
Et ſi je regne enfin, tu n'es dans l'avenir
Qu'un Criminel obſcur que la Loi fit punir.

SAINT-

SAINT-PIERRE.

Seigneur, j'ai desiré, pour prix de mon courage,
Le bien de mon Pays, sa gloire, & son suffrage.
Si la France succombe enfin sous vos exploits,
Il m'est doux que mon nom périsse avec ses Loix.
Vos armes cependant sont loin de les détruire ;
Je le vois par les soins qu'on prend pour me séduire.
Oui, sur ma Nation, sur son génie ardent,
D'un éclat de Vertu vous craignez l'ascendant :
Mais le coup est porté. Si jamais ma faiblesse
De mes premiers efforts démentait la noblesse ;
Le sentier de l'Honneur, que mes pas ont tracé,
Par mon lâche retour ne peut être effacé :
Vos bontés, sur les cœurs, obtiennent quelque empire ;
Mais le Français combat l'Ennemi qu'il admire ;
Leur valeur va s'accroître encore par vos bienfaits,
Ils voudront, en Vainqueurs, . . . les rendre à vos Sujets.

EDOUARD.

Mais comptes-tu pour rien la faveur légitime . . . .

SAINT-PIERRE.

J'aurais votre faveur, & perdrais votre estime. Vous

Vous mépriſiez d'Artois en le comblant d'honneurs,
Vous allez m'envier chargé de vos rigueurs.
Eh ! comptez-vous pour rien la foi pure & ſacrée,
Qu'à Valois... votre bouche & la mienne ont jurée ?
Mon cœur la gardera juſqu'au dernier ſoupir ;
Je n'ai pas, comme vous, le droit de la trahir.
Dieu ! que la Politique avilit la Couronne,
Que la Probité ſimple honorerait le Trône !
Valois de ſes ſermens ne ſait point s'affranchir ;
Trompé par ſes Rivaux, eſt-ce à lui d'en rougir ?
Eh ! comment à mon Roi deviendrais-je infidèle,
Quand j'ai devant les yeux ſa vertu pour modèle ?

EDOUARD, *ſe levant.*

Eh bien ! cours au Trépas, que tu ſembles chercher.
Ton inſolent Orgueil te pourra coûter cher.
A la Rébellion tu joins encor l'outrage !
Mais je ferai pâlir ton ſuperbe courage.
Que le coupable ſang de ton Fils expiré
Repaiſſe, avant ta mort, ton œil dénaturé.
Toi ſeul es ſon bourreau ; ſes derniers cris peut-être
Dans le fond de ton cœur me vengeront d'un Traître.

SAINT-

SAINT-PIERRE, *tremblant.*

O mon Fils! quel moment pour ce cœur paternel!..
(*Reprenant ſa fermeté.*)
Mais... tu ſouffrirais plus à me voir criminel.

EDOUARD.

Inhumain!

SAINT - PIERRE,

C'eſt trop perdre & menace & promeſſe:
J'ai honte que pour moi tant de fierté s'abbaiſſe:
Je crois voir ſur nous deux les yeux de l'Univers,
Les yeux de l'Avenir de toutes parts ouverts:
On regarde Edouard conſeillant l'infâmie,
Pour corrompre un Sujet épuiſant ſon génie:
Quel Mortel, de mon ſort, ne ſerait pas jaloux?
Vous me forcez, Seigneur... d'être plus grand que Vous.

EDOUARD.

[*Mauni entre avec les Gardes.*]

Gardes... Qu'avec les ſiens on le traîne au ſupplice.
[*Les Gardes emmenent Saint-Pierre.*]

SCE-

SCENE III.

EDOUARD, ALIENOR, MAUNI, UN HERAULT D'ARMES, GARDES.

ALIENOR, *à Mauni, voyant qu'on emmène Saint-Pierre.*

AH! Mauni, ſuſpendez ce fatal ſacrifice.
(*A Edouard.*) (*Mauni ſort.*)
Par votre ordre, Seigneur, je quittais ces remparts;
Ce Hérault de Valois a frappé mes regards;
Et ſa voix m'annonçant les plus heureux préſages,
Je reviens avec lui racheter nos Otages.
Nous ignorons du Roi le généreux deſſein;
Lui-même, en cet écrit, l'a tracé de ſa main:
Mais on ſait ſeulement qu'une offre ineſpérée
De ſes Sujets proſcrits rend la grace aſſurée.

EDOUARD, *liſant la lettre.*

» Toi, qui t'oſant nommer le vrai Roi des Français, *
» Dans les flots de leur ſang fais chanceler leur Trône;
» Si tu veux épargner les Héros de Calais,
» Je t'offre les moyens d'acquérir ma Couronne.
» Viens ſeul, avec moi ſeul, par un noble combat,

» Fi-

* Voyez la Note hiſtorique Nro. XX.

» Finir tous les malheurs de nos Sujets fidèles:
» Notre intérêt n'eſt point l'intérêt de l'État;
» En dignes Chevaliers terminons nos querelles.

[*Avec tranſport.*] [*A ſes Gardes.*]

Tous mes vœux ſont remplis. Qu'on briſe l'échaffaud:
Que de riches préſens on charge ce Hérault:
Rendez lui ces captifs qu'à Valois j'abandonne,
Valois.. mérite enfin de diſputer mon Trône.

(*Au Hérault.*)

Va, qu'il choiſiſſe l'heure & faſſe ouvrir le champ;
Cours, je me rends moi-même aux bornes de ſon Camp.

ALIENOR, *au Hérault.*

Arrête. Il faut apprendre aux Français qui l'ignorent,
Cet excès de vertu du Maître qu'ils adorent.
Peuple, ton Souverain veut s'expoſer pour toi;

(*A Edouard.*)

Et l'on te blâme encor d'idolâtrer ton Roi!
Non, Seigneur; ce Cartel qu'en frémiſſant j'admire,
Non, il n'aura jamais l'aveu de notre Empire.
Mais... Melun dans ces lieux.

SCE-

SCENE IV.

EDOUARD, ALIENOR, MELUN, MAUNI, LE HERAULT D'ARMES, GARDES.

ALIENOR.

AH! Comte, savez-vous
Pour quel dessein le Roi vient de nous tromper tous ?

MELUN.

J'ai surpris, dévoilé, publié ce mystère ;
Et j'accours, sur le cri de notre Armée entière,
Désavouer du Roi l'imprudente valeur,
Et rompre ce combat, vain projet d'un grand cœur.
Oui, Prince, c'est en vain qu'il ouvre la carrière,
Tous nos cœurs à Valois serviront de barrière.
Non pas que le succès allarme nos esprits.
Mais pour mon Roi vainqueur voyons-nous quelque prix ?
Quand il vient hasarder le Sceptre de la France,
Celui de l'Angleterre est-il dans la balance ?
Avez-vous consulté votre Sénat jaloux ?
Ce combat inégal n'a de prix que pour vous.
Je sais que pour Valois, le meilleur de nos Princes,

No-

Notre sang épargné vaut toutes vos Provinces ;
Mais, Seigneur, le répandre est notre premier bien,
Puisqu'il en est avare, & prodigue du sien.
D'ailleurs, Maître de tout, l'est-il de sa personne ?
Peut-il à d'autres Rois transporter sa Couronne,
Aux mains d'un Étranger l'exposer aujourd'hui ?
La Loi qui fait le Prince est au-dessus de lui.
Quand vous immoleriez Philippe & ses Fils même,
Vainement votre front attend son Diadême :
Tout le sang des Capets coulât-il par vos coups,
Les derniers des Français ont des droits avant vous.
Je parle au nom des Grands, du Peuple & de l'Armée :
Mes devoirs sont remplis.

[*Il sort avec le Hérault d'Armes.*]

SCENE V.

EDOUARD, ALIENOR, MAUNI, GARDES.

EDOUARD, *furieux.*

O Colere enflammée !...

L'accord de deux Rivaux n'eſt donc qu'un
vain bonheur ! . . .
Ingrate Nation qu'a chéri mon erreur,
Je vais juſtifier l'horreur que je t'inſpire :
Qui ne peut te ſoumettre, oſera te détruire.
Si je ne puis regner dans les murs de Paris,
Tremble, je regnerai ſur leurs ſanglans débris.
C'eſt ici le dépôt de vengeance & de haine,
D'où j'enverrai la mort aux rives de la Seine :
Je ferai de la France un plus affreux deſert
Que celui qu'à mes yeux ces remparts ont
offert :
On verra, ſous les coups d'un Vainqueur &
d'un Maître,
Dans la flâme & le ſang vos Cités diſparaî-
tre :
Que de la Loire au Rhin, des Alpes aux
deux Mers,
Des nuages de cendre obſcurciſſent les airs :
Qu'immolés à l'inſtant ce Maire & ſes com-
plices,
D'un courroux immortel, conſacrent les
prémices.

[*Il tombe dans un fauteuil, tout hors de lui.*]

MAUNI.

Seigneur . . .

EDOUARD.

Allez, vous dis-je ?

ALIENOR.

O transports pleins d'horreurs !
Altière Ambition, voilà donc tes fureurs !
Tu fais de l'Homme un Tigre ; & ta rage ef-
frenée.....

EDOU-

EDOUARD, *s'appercevant que Mauni ne part point.*

Avez-vous entendu la loi que j'ai donnée?
Qu'on les mène à la mort.

MAUNI, *ſans dureté.*

J'ai ſuivi vos drapeaux,
Pour guider vos ſoldats & non pas vos bourreaux :
Seigneur, je vous l'ai dit, & vous devez m'en croire,
Plus que votre faveur, je chéris votre gloire :
L'Anglais n'eſt point eſclave en vous devant ſa foi :
Vous m'avez confié la gloire de mon Roi,
C'eſt un dépôt ſacré dont j'aimais à répondre :
Si vous le retirez, j'en vais gémir à Londre.

EDOUARD, *toujours aſſis.*
[*A un Officier.*]

Téméraire, ſortez... Vous, allez m'obéir.
[*Mauni & l'Officier ſortent.*]

ALIENOR.

Harcourt vous abandonne, & Mauni va vous fuir!
O Maire de Calais, ſois ſûr de ta vengeance;
Ton Rival, de ta mort, va répondre à la France.

EDOUARD, *ſe levant.*

Comment! ce vil Sujet, vous l'égalez à moi!

ALIENOR.

Un Sujet vertueux, s'immolant pour ſon Roi,
Vaut bien un Roi, Seigneur, cruel dans ſa victoire,

Embrâsant l'Univers pour une ombre de gloire.
Vous, Vassal de la France & Sujet de Valois,
Du sang que vous versez, vous rendrez compte aux Loix :
Par vos rébellions, les champs de l'Aquitaine
Reviendront pour jamais sous la main Suzeraine :
Vos neveux, dépouillés de ce Fief paternel,
Maudiront l'artisan d'un désastre éternel :
Né pour être l'exemple & l'amour de la Terre,
Vous serez le fléau même de l'Angleterre ;
Et l'Humanité sainte, expirant dans les pleurs,
Viendra vous reprocher des Siècles de malheurs.

SCENE VI.

EDOUARD, HARCOURT, ALIENOR, GARDES.

HARCOURT.

EDouard, j'ai rendu vos fureurs légitimes.
Mes soins, à l'échaffaud, arrachent vos victimes ;
Elles sont maintenant près du camp de mon Roi.

EDOUARD.

Perfide, oses-tu bien....

ALIE-

ALIENOR, *avec une joie tranquille.*

Il eſt digne de moi.

EDOUARD.

Quoi! Ces Français ſi fiers, qui bravaient le ſupplice,
S'abbaiſſent, pour le fuir, au plus lâche artifice?

HARCOURT.

Non. Je les ai trompés, ſans paraître à leurs yeux.
A peine le Hérault eſt entré dans ces lieux,
J'ai publié, Seigneur, qu'en vos mains apportée,
A l'inſtant leur rançon venait d'être acceptée:
J'ai ſuppoſé votre ordre & hâté leur départ,
Avant Melun lui-même ils quittaient ce rempart.
Votre armée, autour d'eux, chantant leur délivrance,
Confirmait leur erreur & ſervait ma prudence.
Entendez-vous ces cris? Tous les cœurs ſont jaloux
De vanter les vertus que j'annoncais en vous.
Pour ces Infortunés je vous donne ma vie;
Qui cauſa leur malheur, pour eux ſe ſacrifie;
C'eſt le moindre devoir. Rempliſſez donc vos vœux;
Raſſemblez ſur moi ſeul leurs ſupplices affreux....

EDOUARD.

Tu les as mérités.

HARCOURT.

Ce n'eſt point quand mon zèle
Vient de vous épargner une honte éternelle ;
Mais lorſque, trahiſſant mon Prince & mon Pays,
J'ai porté la victoire à leurs fiers ennemis.

[*A Aliénor.*]

Ah ! j'en pleure de honte. Ah ! dites à mon Maître
Que je meurs ſon Sujet & digne enfin de l'être.

[*Avec tranſport.*]

J'abjure entre vos mains le ſerment déteſté
Qu'à ſon Rival heureux ma fureur a prêté...

EDOUARD.

Traître, qui m'as promis comme au Roi légitime...

ALIENOR.

Le parjure eſt vertu quand on promit le crime.

EDOUARD.

Votre amour fait ſon crime & ſa perte en ce jour.

ALIENOR.

Il s'immole à ſa gloire, & non à mon amour.
Mais l'Amour peut enfin reprendre ſa puiſſance ;
Il ne fut point ſon guide, il eſt ſa récompenſe.
Cher Harcourt, je te rends & te prouve ma foi ;

Je mourrai ton amante & mourrai près de toi.
Que vois-je ?

EDOUARD.

Ciel !

SCENE VII.

& derniere.

EDOUARD, HARCOURT, ALIENOR, MAUNI, SAINT-PIERRE, AURELE, AMBLETUSE, LES TROIS AUTRES BOURGEOIS, GARDES.

HARCOURT, *à Saint-Pierre.*

C'Est vous !

SAINT-PIERRE, *à Harcourt.*

(*A Edouard.*) J'ai ſçu votre artifice :
Et vous voyez, Seigneur, ſi j'en ſuis le complice.
Nous marchions, regrettant un glorieux trépas ;

Mais le brave Melun vient d'atteindre nos pas :
Son trouble à notre aſpect, ſa joie embaraſſée
De ſoupçons importuns ont rempli ma penſée.
J'ai preſſé ſa franchiſe : à notre fermeté
Sa candeur héroïque a dû la vérité.
O mon Roi ! quel amour ! quels exemples ſublimes !
Tu hazardais tes jours... Reprenez vos victimes,
Seigneur. Sur mon Pays quels que ſoient vos projets,
Vous connaiſſez enfin le Maître & les Sujets.

EDOUARD.

Je demeure interdit.
(*Il reſte appuyé ſur un fauteuil.*)

HARCOURT, *à Saint-Pierre.*

Ah ! la mort nous raſſemble :
Vous ne trahirez pas tous mes deſirs enſemble.
[*A Aliénor.*] [*Prenant la main de Saint-Pierre.*]
Adieu... Marchons, Amis.
[*Ils ſont un pas en ſilence.*]

AURELE, *regardant Edouard & ſon Pere.*

Je cède à mon effroi,
Seigneur... (*Il ſe jette aux pieds d'Edouard.*)

SAINT-

SAINT-PIERRE, *se retournant.*

Mon fils, aux pieds d'un autre que
son Roi !

AURELE, *à son Père.*

Oui, j'oſe demander, (c'eſt ma ſeule priere,)
(*A Edouard.*)
De mourir le premier... loin des yeux de mon
Père.
Seigneur, ſongez au vôtre... Ah ! quand des
fers brûlans *
Étaient prêts de percer & d'embrâſer ſes
flancs ;
Si tombant aux genoux de ſon Juge inflexi-
ble,
Vous euſſiez vû ce Tigre, à vos pleurs in-
ſenſible,
Le frapper, vous couvrir de ſon ſang pater-
nel...
Vous fûtes malheureux, & vous êtes cruel !

SAINT-PIERRE, *relevant ſon Fils.*

Leve-toi, je rougis....

EDOUARD.

Où ſuis-je ? & quel murmure,
Quels cris attendriſſans jette en moi la Na-
ture !

* Voyez la Note hiſtorique Nro. XXI.

ALIENOR.

Ah ! Seigneur, gardez-vous d'en étouffer la voix ;
Le Monde eſt trop heureux quand elle parle aux Rois.

EDOUARD.

Par tant de traits puiſſans mon ame eſt pénétrée !
Quel bandeau tombe enfin de ma vue égarée !
De combien de Héros je ſuis environné !
Par combien de vertus je me ſens condamné !
Ma fière ambition m'allait conduire au crime.
Gloire, Idole des Rois, le Peuple eſt ta victime.
Ah ! je veux me punir. Je le veux. Je le dois....
O Ciel ! quel ſacrifice il faut faire à Valois !..
Mais n'importe... Vivez, ô généreux courages...

AURELE.

Mon Pere !

EDOUARD.

De la Paix ſoyez les premiers gages ;
Allez. Si vos vertus ont aigri mon courroux,
D'un Roi que vous ſervez on peut-être jaloux.
(*A Harcourt.*)
Toi, qui les as ſauvés de ma fureur extrême,
Tu me rends à l'Honneur, je te rends à toi-même ;

Ré-

Rétourne vers ton Roi. Qu'il juge, par ce don *,
Si de ſon Ennemi je veux garder le nom.
En vain, depuis trois ans, la Fortune l'accable.
Un Peuple ſi fidèle eſt un Peuple indomtable.
Lorſque ſur les Français je prétendis regner,
Je cherchais leur amour que j'eſpérais gagner:
Mais il faudrait les vaincre en Tyran ſanguinaire:
S'il n'eſt un don des cœurs, le ſceptre peut-il plaire ?
Je renonce à leur Trône **.

MAUNI, *avec fermeté.*

Ah! je vous reconnais:
Voilà le noble orgueil d'un cœur vraiment Anglais.

EDOUARD, *prenant la main de Mauni.*

C'eſt par d'autres vertus qu'on va me reconnaître,
Je veux faire, aux Français, regretter un tel Maître.

SAINT-PIERRE.

Seigneur, par vos vertus, attendez des Français
Reſpect, eſtime, amour,... & non de tels regrets.

Daignez

* Voyez la Note hiſtorique Nro. XXII.
** Voyez la Note hiſtorique Nro. XXIII.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82207401X/phys_0129
DFG

Daignez, en ce moment, recevoir notre hommage.
L'honneur d'un beau trépas a flatté mon courage;
Mais je vais vous devoir le bien de mon Pays:
Ma vie eſt un préſent qui m'eſt doux à ce prix.

ALIENOR.

Grand Prince, avec mon Roi, que de nœuds vous raſſemblent!
Le Ciel fit pour s'aimer les cœurs qui ſe reſſemblent.
Ah! de l'Humanité rétabliſſez les droits;
A l'Europe, tous deux, faites chérir ſes loix;
Que par vous, des Vertus cette Mère féconde,
Soit la Reine des Rois, & l'Oracle du Monde.

NOTES HISTORIQUES
SUR
LE SIÉGE
DE
CALAIS.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82207401X/phys_0131
DFG

NOTES HISTORIQUES SUR LE SIÉGE DE CALAIS.

Je crois devoir commencer par le récit entier de l'évènement qui fait le sujet de la Tragédie qu'on vient de lire. On verra sans doute, avec plaisir, ce récit tel qu'il est dans FROISSARD, Auteur contemporain. La naïveté de son vieux langage porte l'empreinte de la vérité. J'en retrancherai seulement quelques circonstances inutiles, & j'y changerai quelques mots devenus inintelligibles pour le commun des Lecteurs.

RÉCIT DE FROISSARD.

JEAN DE VIENNE, Gouverneur de la Ville, monta aux Créneaux & fit signe à ceux de dehors qu'il voulait parler à eux. Quand le Roi d'Angleterre ouït cette nouvelle, il y envoya Monseigneur Gaultier de Mauny & Messire Basset. Jean de Vienne leur dit: chers Seigneurs, vous êtes vaillans Chevaliers en fait d'armes, & savez que le Roi de France nous a céans envoyés, & commandé que nous gardassions cette Ville & Chastel. Nous en avons fait notre pouvoir: mais nous n'avons plus de quoi vivre. Il nous faudra tous mou-

mourir ou enrager de famine, si le Gentil Roi votre Seigneur n'a merci de nous. Laquelle chose lui veuillez prier, & qu'il nous laisse aller tout ainsi que nous sommes, & veuille prendre la Ville & le Châtel, & tout l'avoir (toutes les richesses) qu'il y a dedans. Il en trouvera assez. *A ce répondit Messire de Mauny: Nous savons partie de l'intention de Monseigneur le Roi; car il nous l'a dit. Sachez* que ce n'est mie son entente que vous vous puissiez aller ainsi; ains son intention est que vous vous mettiez tous à sa pure volonté, pour rançonner ceux qu'il lui plaira, ou pour faire mourir. *Monseigneur Jean de Vienne dit: ce serait chose trop dure pour nous: Nous sommes céans un petit nombre de Chevaliers & Écuyers qui avons servi notre Souverain Sire, comme vous serviriez le vôtre en pareil cas: mais nous souffririons tout au monde plûtôt que nous consentissions que le dernier de la Ville fût plus maltraité que nous. Nous espérons de la Gentillesse (de la générosité) du Roi d'Angleterre, que son dessein changera. Mauny (ou Manny) retourna vers le Roi, qui dit n'avoir volonté de faire autrement. Monseigneur, lui dit Mauny, vous pourriez bien avoir tort: car vous donnez très-mauvais exemple. Si vous nous envoyez en aucune de vos Forteresses, nous n'irons mie si volontiers; si vous faisiez ces gens mettre à mort; ainsi serait-on de nous en semblable cas. Ces paroles furent soutenues par tous les Barons qui étaient présens. Eh bien! dit le Roi d'Angleterre, je ne veux mie être seul contre tous: vous direz au Capitaine de Calais que la plus grande grace qu'il pourra trouver en moi, c'est qu'ils partent de la Ville six des plus notables Bourgeois, les chefs nuds, les hars au col, & d'eux je ferai à ma volonté, & le rémanant prendrai à merci. Mauni retourna vers Jean de Vienne qui assembla les Bourgeois, & leur fit rapport des paroles d'Edouard. Lors se mirent à pleurer femmes & enfans: il n'est cœur si dur qui n'en eût pitié. Après se leva Eustache de Saint-Pierre,* le plus riche Bourgeois de la Ville, *lequel dit devant tous: Seigneurs: grands & petits, grand méchef serait de laisser mourir un tel Peuple qui cy est par famine ou autrement, quand on y peut trouver quelque moyen. Et serait grande grace envers notre Seigneur qui de tel méchef le pourrait*

rait garder. J'ai en droit de moi si grande espérance si je meurs pour ce Peuple sauver que je veuille être le premier. A peine eut-il parlé que chacun l'alla adorer de pitié. Aussi-tôt se leva Jean d'Aire, très-honnête & très-riche Bourgeois; après lui Jacques de Wissant qui dit qu'il tiendrait compagnie à ses deux cousins; ainsi fit Pierre de Wissant son frère: & puis le cinquième & le sixième.

On conduisit ces six victimes hors des portes, & le Seigneur de Vienne dit à Mauni: je vous délivre par le consentement du Peuple de cette Ville, ces six Bourgeois, & je vous jure que ce sont les plus honorables & notables du corps de Bourgeoisie de la ville de Calais. *Veuillez prier pour eux le Roi votre Seigneur, qu'ils ne meurent pas. Je ne sai, dit Mauny, mais j'en ferai mon pouvoir. Mauny les présenta au Roi, au milieu d'une foule de Barons & Chevaliers Anglais qui pleuraient de pitié. Edouard les regarda d'un œil courroucé; car il haïssait beaucoup le Peuple de Calais, & commanda* qu'on leur tranchât les têtes.

Tous les Seigneurs suppliaient le Roi de leur faire grace, mais il n'y voulait entendre. Alors Mauny reprit la parole: Gentil Sire, lui dit-il, veuillez réfréner votre courage; vous avez renommée de souveraine gentillesse & noblesse; or ne veuillez faire chose pourquoi elle soit amoindrie. Tous diraient que ce serait grande cruauté si vous étiez si dur que vous fissiez mourir ces honnêtes Bourgeois, qui de leur propre volonté se sont offerts pour les autres sauver. A quoi le Roi répondit: Mr. Gaultier, il n'en sera autrement: Soit fait venir le Cope-tête. Ceux de Calais ont tant fait mourir de mes hommes qu'il convient eux mourir aussi.

La Reine d'Angleterre, qui était enceinte, se mit à genoux en pleurant: Ah! Gentil Sire, depuis que j'ai repassé la Mer en grand péril, je ne vous ai rien requis: or vous prie humblement en don que pour le Fils de Sainte Marie, pour l'amour de moi, vous veuillez avoir de ces six hommes merci. Le Roi la regarda,

se tut un moment & lui dit: Ah! Madame, j'aimerais mieux que vous fussiez autre part que cy: mais vous me priez si acertes que je ne puis vous éconduire; si vous les donne à votre plaisir. Lors la Reine les emmena dans son appartement, leur fit ôter les cordes d'entour du cou, les fit revêtir, & diner à leur aise: puis donna à chacun six nobles, (ou écus d'or) & les fit conduire hors du camp en sureté.

Réflexions sur ce Récit.

On ne peut rien de plus simple, rien de mieux circonstancié. Ces faits sont encore attestés par les meilleurs Historiens Français & Anglais. Voyez Mézerai, Daniel, Villaret, Smolett; & singuliérement Rapin Thoiras qui, de tous les Auteurs, est le plus partial en faveur d'Edouard. » Malgré » l'interceſſion du Prince de Galles & de toute » la Cour, le Roi ordonna, *dit-il*, de conduire au » supplice les six Habitans de Calais. Mais quel- » que résolution qu'il eût prise, il ne put voir » à ses genoux une Epouse qu'il aimait tendre- » ment, & à laquelle il avait tant d'obligations ». Rapin Thoiras finit en assurant que cette Action fit le plus grand honneur à la Reine d'Angleterre.

Il m'est revenu qu'un Etranger respectable par ses talens & par ses lumiéres, avait essayé de répandre des nuages sur la vérité de ce trait d'Histoire; & que ses doutes étaient fondés sur le silence de la plûpart des Ecrivains Anglais. Mais le silence de quelques Auteurs est-il jamais une preuve contre le témoignage des autres, & surtout contre un récit aussi detaillé, fait par un Historien contemporain tel que Froissard? Il avait quatorze ans lorsque la ville de Calais fut prise. Il ne commença son histoire que six ans après. Mais il fut à portée de voir, & il vit en effet Mauni, & le plus grand nombre des Seigneurs Anglais qui s'étaient trouvés à ce fameux Siége. Il était né en Hainaut, & il avait suivi en Angleterre la Reine Epouse d'Edouard, qui était fil-

le

le du Comte de Hainaut. On pourrait même croire que Froissard rapporte, à peu de chose près, les termes dont se servirent le Roi, la Reine & Mauni ; puisque le français était alors la langue commune de la Cour d'Édouard : ce ne fut que plusieurs années après que l'on cessa en Angleterre d'écrire les actes publics en langue française. » J'ai mis, dit cet Auteur, grande diligence en » mon tems, pour savoir. J'ai cherché maint Ro- » yaume & maint Pays pour faire juste enquête » de toutes les choses qui sont contenues en cet- » te histoire : j'en ai vu en mon tems la meilleu- » re partie. J'ai eu connaissance des Hauts Prin- » ces & Seigneurs, tant en France qu'en Angle- » terre .... Depuis l'âge de vingt ans, j'ai tra- » vaillé trente-sept ans à cette histoire ... Or » fus-je cinq ans de l'Hôtel du Roi & de la Rei- » ne d'Angleterre. Cette bonne Reine fut dans » mon jeune tems ma Dame & ma Maitresse ... » Et pour certain mon grand plaisir était d'enquê- » rir, & aussi-tôt écrire comme j'avais fait les en- » quêtes.

J'ajouterai que, dans cette occasion particulière, le récit de Froissard est garanti par la Reine d'Angleterre même, qui reçut des mains de cet historien, & reçut avec approbation * le livre où tous ces traits sont rapportés. Aurait-il jamais osé louer cette Princesse d'une action qu'elle n'aurait point faite ? Aurait-il, dans la Cour d'Édouard, auquel il était attaché, & dont il fait le Héros de son histoire, aurait-il osé dire à la Reine ; le Roi votre Epoux a été prêt de se deshonorer par une cruauté atroce ; si cet événement n'eût été public dans toute la France & dans toute l'Angleterre ? Ou cette réflexion est décisive, ou il n'y a rien de certain dans l'Histoire ; & alors que sert de contester ?

On a prétendu encore diminuer la gloire de nos six Héros de Calais, en disant qu'ils devaient

* *Voyez la Préface de Froissard.*

bien se douter qu'Édouard leur ferait grace. Mais pourquoi s'en seraient-ils flattés? Édouard qui se prétendait Roi de France avait, au commencement du Siége, menacé d'exterminer tous les Calésiens comme des Rebelles; au moment de la Capitulation il venait d'exiger qu'ils se rendissent tous à discrétion, *pour rançonner une partie & faire mourir l'autre:* Enfin il se réduisait *par grande grace* à n'en faire périr que six. Sur quel fondement ces six Malheureux pouvaient-ils donc espérer une nouvelle clémence? D'ailleurs il est prouvé que sans les pleurs de la Reine d'Angleterre, on leur tranchait la tête; & le succès des larmes de cette Princesse n'était pas une chose que l'on pût deviner, puisque l'on ignorait même si elle en répandrait.

Mais, dit-on, Édouard ne fit point pendre Charny qui, après la prise de Calais, corrompit le Gouverneur Anglais & fut pris en se présentant aux portes de la Ville. Réponse. Édouard se fit une partie de plaisir de surprendre cet Officier & le détachement de la Garnison de St. Omer qu'il commandait. Édouard vint exprès de Londres avec le Prince de Galles pour cette expédition qui ne méritait guères sa présence. Mais de ce que ce Monarque, dans un moment de gaieté & de plaisanterie, traita les Officiers Français avec toute la courtoisie d'un Chevalier, peut-on en conclure que six mois auparavant il n'ait pas été dans la colère la plus terrible contre les Bourgeois de Calais? Au contraire il serait plus vraisemblable de dire qu'Édouard ne pardonna à Charny que par le souvenir de l'honneur que son épouse s'était fait en obtenant la grace d'Eustache de Saint-Pierre.

Enfin il est constant qu'en 1418, au Siége de Rouen, Henri V. à l'exemple d'Édouard, voulut qu'on lui livrat aussi quelques Bourgeois; & qu'il eut l'inhumanité de faire périr sous ses yeux, par la main des Bourreaux, Alain Blanchard, Maire de la Ville, homme d'un courage héroique, fait pour mé-

mériter l'estime & le respect d'un Ennemi qui se respecte & s'estime lui-même. Je demande quelles raisons Eustache aurait eues pour attendre d'Édouard plus de générosité? Je crois encore que la Capitulation de Rouen, qui n'est qu'une répétition de celle de Calais relativement aux six Bourgeois, devient une nouvelle preuve de la vérité du récit de Froissard. Il est aussi très-nécessaire d'observer qu'Édouard III. & Henri V. ne traiterent jamais que le Peuple en rebelle. Les Chevaliers en furent toujours quittes pour des rançons: tant parce qu'on respectait les loix de la Chevalerie, que parce que la rançon était le bien propre de celui qui avait fait un prisonnier.

I.

Le secours qu'à grands pas le Roi même conduit.

Philippe de Valois vint en effet avec une armée très-nombreuse pour délivrer Calais. Mais le camp d'Édouard était inattaquable. On employa en vain toutes sortes de voies pour l'en faire sortir. On saccagea tous les pays voisins, on brûla Cassel. Les Flamands qui étaient joints aux Anglais, virent tranquillement ces incendies, & restèrent immobiles dans leurs retranchemens. Philippe attaqua une Tour avancée qui était du côté de la Mer & qui fut emportée; mais on ne put pénétrer plus avant. Il est aisé de voir qu'en présentant ce choc comme une action générale, mon dessein a été de rapprocher les principaux événemens de la bataille de Créci, tels que la blessure du Roi, la mort de Louis d'Harcourt, &c. &c. &c.

II.

Qui, nous environnant d'immenses boulevards,
Forme un autre Calais autour de nos remparts.

Tous les Historiens rapportent qu'Édouard fit construire en bois entre les remparts de Calais,

la riviere & la Mer, une nouvelle ville où l'Armée Anglaise passa l'hiver, & qui était mieux fortifiée que Calais même.

III.

Ce fut en l'outrageant qu'on le rendit coupable.

Quoi qu'en disent la plûpart des Historiens Français, il n'est pas prouvé que Godefroi d'Harcourt fut réellement complice d'Olivier de Cliffon, & des autres Seigneurs Bretons qui furent décapités pour avoir trahi Philippe de Valois. L'Abbé de Choisy semble annoncer le contraire. Smolett, d'après d'autres Historiens Anglais, prétend que la disgrace de ce Seigneur fut l'effet d'une querelle violente qu'il eut avec le Maréchal de Bricquebec, & dans laquelle il osa tirer l'épée en présence du Roi. La Roque, Historien de la Maison d'Harcourt, rapporte le sujet même de cette querelle; l'amour y avait part. Godefroi voulait épouser la fille d'un Seigneur Du Moley, & il avait pour rival le fils du Maréchal de Bricquebec. Ne pouvant rappeller tous ces détails dans ma Tragédie, j'ai présenté la révolte d'Harcourt sous le point de vue le moins désavantageux: je l'ai fait paraître coupable comme le fut depuis un grand Prince beaucoup plus utile, mais presque aussi funeste que lui à sa Patrie.

IV.

Et dont le seul Anglais effraye encor la Terre.

Presque tous les Auteurs s'accordent à fixer le premier usage du Canon au jour de la bataille de Créci. M. de Voltaire, dans son Histoire Universelle, détaille des doutes très-bien fondés sur cette époque prétendue de l'invention de l'Artillerie. Mais ce Poëte Philosophe eût, dans une Tragédie, suivi l'opinion commune qui lui aurait pro-

procuré des richeſſes de détails; & j'ai uſé, comme il l'eût fait, des droits de la Poéſie.

V.

La ſeconde Moiſſon vient de dorer nos plaines.

Selon les Annales de Calais le Siége dura un an, ayant commencé le 30. Août 1346. & fini dans les derniers jours du même mois en 1347. Edouard pendant le cours du Siége reçut un renfort de 30000 hommes que lui amenèrent le Marquis de Juliers & le Comte de Namur; un autre de 17000 Anglais victorieux, qui paſſerent la Mer à la ſuite de la Reine ſon épouſe, après avoir battu, ſous les ordres de cette Héroine, & fait priſonnier le Roi d'Ecoſſe. Malgré toutes ces forces réunies, il ne put prendre la Ville que par famine; & les malheureux habitans mangèrent pendant pluſieurs jours *les chevaux, les chiens, & même juſqu'aux chats & aux ſouris.*

VI.

Il veut qu'en abjurant notre Roi légitime.

Rapin Thoiras aſſure en effet, ainſi que les autres Écrivains, qu'Edouard ſomma Jean de Vienne de lui rendre la Ville comme au véritable Roi de France. Ce Prince en avait pris le titre dans ſes lettres particulières, & dans les Lettres Patentes données au Duc de Brabant, & cela dès l'année 1337, huit ans après avoir prêté ſolemnellement foi & hommage à Philippe de Valois. En 1340 il datta un reſcrit adreſſé aux Habitans de St. Omer, & le fameux Cartel envoyé à Philippe, *de la première année de notre regne en France & de la 14me. en Angleterre.* Cela paraît aſſez mal calculé: car s'il était Roi de France, il l'était depuis la mort de Charles le Bel, c'eſt-à-dire depuis douze ans. On doit être encore très-étonné de voir Édouard traiter en égal le Roi Jean,

ſon priſonnier, qu'il regardait comme un Uſurpateur. Sa conduite, toujours contradictoire avec elle-même, prouve combien il comptait peu ſur ſes prétendus droits.

VII.

Faiſons-nous un bûcher de la Patrie en cendre.

Je ne ſais ſi cette propoſition fut hazardée dans Calais. Il eſt certain quelle fut faite & même approuvée dans Orléans, lors de ce fameux Siége que firent lever le Comte de Dunois & l'intrépide Jeanne d'Arc. Mezerai rapporte qu'au Siége de Rouen, dont j'ai déja parlé, les Habitans furent prêts de ſe jetter tous les armes à la main dans le Camp des Anglais, après avoir mis le feu dans tous les quartiers de la Ville. J'ai fait uſage, dans mon ſecond Acte, de cette réſolution courageuſe que le déſeſpoir ſemblait autoriſer.

VIII.

S'il nous laiſſe partir, Guerriers, Femmes, Enfants.

Je crois avoir ſaiſi une Vérité échapée aux Hiſtoriens. Ils n'ont pas réfléchi ſur ce qu'ils écrivaient, quand ils ont dit que ce fut Édouard qui chaſſa de Calais tous les Habitans. Il eſt bien peu vraiſemblable qu'un Prince qui ſe diſait Roi de France, ait commencé par ſe priver de ſes Sujets, en les renvoyant de la première ville qu'il ſoumettait. Ce n'était guère le moyen de gagner les cœurs. Mais les propres mots de la Capitulation, rapportés par Froiſſard, & par les autres Hiſtoriens, démontrent que ce furent les Habitans qui demandèrent à abandonner leur ville, pour ſe rendre auprès de leur véritable Maître. Qu'on ſe rappelle que le Gouverneur demanda à Mauni en termes exprès: *que le Gentil Roi votre Seigneur nous laiſſe aller tout ainſi que nous*

nous ſommes, & veuille prendre la Ville & le Chaſtel, & tout l'avoir qu'il y a dedans, il en trouvera aſſez. A quoi Mauni répond: *ce n'eſt mie ſon entente que vous puiſſiez vous en aller ainſi.* Rien n'eſt plus clair. Et lorſque j'ai fondé la colère d'Édouard ſur cette propoſition ſi étrange, je me ſuis perſuadé que c'étoit plûtôt une vérité qu'une vraiſemblance. Les Annales de Calais vantent beaucoup une pareille réſolution priſe dans la même Ville en 1596, lorſque l'Archiduc Albert en fit le Siége. Mais il eſt évident que ce ne fut alors qu'une imitation du grand exemple donné 250 ans auparavant. En effet rien ne pouvait en 1596 exciter un enthouſiaſme ſi extraordinaire. Henri IV. était affermi ſur le Trône. L'Archiduc ne voulait pas forcer les Caléſiens à reconnaître un autre Roi de France; il ne prétendait ſoumettre la Ville qu'à titre de conquête. D'ailleurs il eſt ſi vrai que l'Archiduc avait devant les yeux l'événement de 1347, qu'il ſtipula expreſſément que le Gouverneur ſe retirerait dans la Citadelle avec ſa Garniſon; *mais que les Habitans demeureraient dans la Ville en leurs maiſons, eux & enſemble toutes leurs familles.* Cette Capitulation portée aux Bourgeois par le Gouverneur fut univerſellement rejettée. Ils ſe retirerent tous dans la Citadelle. J'oſe le dire avec confiance, la combinaiſon de ces deux actions généreuſes prouve que la ſeconde ne fut dûe qu'au ſouvenir de la première.

IX.

Moi qui, malgré la voix de ſon Sénat auguſte,
L'ai ſeul precipité dans cette guerre injuſte.

Le Parlement d'Angleterre n'aida que faiblement Edouard dans le commencement de cette guerre; & ſans le ſecours des Flamands, & des Provinces Françaiſes ſoumiſes des long-tems à ſa domination, jamais Edouard n'eût fait valoir ſes prétendus droits. Ce fut Robert d'Artois qui engagea le Monarque Anglais à entreprendre la

guerre : mais ce fut Godefroi d'Harcourt qui le détermina à descendre en Normandie, où la Fortune commença à le favoriser. Car jusqu'alors Edouard n'avait eu aucun succès ni en Guienne, ni en Bretagne, ni même en Flandres où il avait été forcé de lever le siége de Cambrai & celui de Tournai.

X.

L'Epouse d'Édouard & l'altière Monfort,

La Comtesse de Montfort avait exécuté au Siége d'Hennebon le projet qu'Aliénor propose ici. Elle avait dans une sortie embrâsé toutes les tentes des Assiégeans ; & à la faveur de ce désordre, détruit une partie de leur armée. Voyez d'Argentré sur cette Héroine, qui réunissait la valeur d'un Soldat aux talens d'un Capitaine.

XI.

Vos débats généreux au Sort seront remis.

Les Annales de Calais assûrent, d'après d'anciens Mémoires, que le cinquiéme & le sixiéme Bourgeois furent tirés au Sort, parmi plus de cent qui s'offrirent en voyant la générosité des quatre premiers. C'est peut-être ce grand nombre qui a empêché que les noms des deux derniers ne se soient conservés comme ceux des autres.

XII.

C'est d'ici que César triomphant des Morins.

S'il n'est pas certain que Calais soit réellement le *Portus Itius*, d'où César partit pour l'Angleterre ; il est presque démontré que ce fut un des Ports où sa Flotte s'assembla. Les Morins descendaient des Cimbres ou anciens Saxons. Leur pays

pays comprenait une grande partie de la Picardie, de l'Artois & de la Flandre. Térouanne était leur Capitale. Lorsque Charles-Quint eut détruit entièrement cette Ville, il fit élever dans la place où elle avait été une colonne avec cette Inscription qui conservait encore l'ancien nom des Habitans : *Deleti Morini.*

XIII.

L'éclat de son Empire, avec faste étalé,
Me montra tous les biens dont j'étais dépouillé.

Ce fait est vrai, & la conséquence que j'en tire ne l'est peut-être pas moins. Edouard ne connut qu'au moment de son hommage, la grandeur du sacrifice qu'il croyait faire de ses droits sur la Couronne de France. Retourné en Angleterre, *il ne tarissait point sur le grand état & sur les honneurs qui étaient en France; auxquels, disait-il, de faire ou d'entreprendre à faire nul autre pays ne s'accomparaige:* [ne peut se comparer.] On entend ce que signifient de telles expressions dans la bouche d'un Prince ambitieux. Elles annoncent l'amertume du regret & le feu du désir. Un mot peint l'ame des Rois.

XIV.

Valois trop fortuné, &c.

Philippe de Valois fut surnommé *le Fortuné*, titre que lui procura son avénement au Trône, où il ne pouvait naturellement espérer de monter. Philippe le Bel avait laissé trois Fils, dont il n'était que le cousin germain. Au reste, il est très-simple qu'un Roi tel qu'Edouard préférât le Trône de France à celui d'Angleterre. Je crois que bien des Rois diraient ce que je lui fais dire.

XV.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82207401X/phys_0145
DFG

XV.

Ne souffrez pas, hors des Champs de la Gloire,
Que le sang des Français souille encor ma Victoire.

Godefroi d'Harcourt avait empêché la ruine entière de Caën, où Edouard ordonnait de mettre le feu. Je le peins ici tel qu'il fut dans cette autre circonstance.

XVI.

Ma mère est le Héros qui m'aprit à regner.

Isabelle était certainement plus faite pour regner qu'Edouard II. Son fils peut parler d'elle avec éloge, puisqu'en effet il n'a jamais avoué publiquement qu'elle eût contribué à l'assassinat de son mari.

XVII.

Si je n'eusse vaincu dans les Champs de Créci.

Harcourt, depuis la descente en Normandie, avait été fait Maréchal Général de l'Armée Anglaise; La Roque dit même Connétable. Il remporta plusieurs Victoires avant celle de Créci. Dans cette mémorable journée il commandait la premiere ligne de l'Armée d'Edouard, avec le Prince de Galles âgé de quinze ans. [Il était né en 1331.] Cette première ligne gagna seule la bataille. Et le Roi d'Angleterre dit lui-même: *Je veux que l'Enfant gagne ses éperons, que la journée soit sienne, & que l'honneur lui en demeure, à lui, & à ceux à qui je l'ai baillé en garde.* On ne peut pas faire un aveu plus honorable au Comte d'Harcourt.

XVIII.

L'Epouse d'Édouard, l'intrépide Isabelle.

La plûpart des Historiens la nomment *Philippe*, quelques autres *Isabelle*. Peut-être portait-elle les deux noms. J'ai dû choisir le plus agréable, & éviter celui qui aurait pu faire quelque confusion avec le nom de Philippe de Valois. Elle était fille du Comte de Hainault, & niece du Roi de France.

XIX.

Héros dans le combat, homme après la Victoire.

J'ai regret que mon sujet ne m'ait pas permis de donner plus d'éloges au fameux Prince de Galles, connu sous le nom du Prince Noir, & beaucoup plus Grand-homme que son Père. Je n'ai pu donner une idée de sa magnanimité qu'en lui faisant sauver le Comte de Vienne, sans ordre d'Edouard, & au risque même de le mécontenter. Cette action est absolument dans son caractère, & sa vie offre plus d'un trait de cette nature. Lorsqu'il eut pris le vaillant Du Guesclin à la bataille de Navaret, Edouard lui recommanda de le faire garder avec soin. Mais le Prince de Galles le mit en liberté dès qu'on lui fit entendre qu'il serait soupçonné de craindre Du Guesclin, s'il le retenait prisonnier.

XX.

Toi qui, t'osant nommer le vrai Roi des Français.

Ces cartels étaient fort de mode en ce tems-là. Edouard avait envoyé défier Philippe de Valois en 1340. Philippe le défia à son tour pendant le Siège de Calais. Le Roi Jean en fit de même en 1355. Tou-

Toutes ces démarches furent sans effet. Elles étaient conseillées par le courage, & combattues par des raisons supérieures.

XXI.

Seigneur, songez au vôtre... Ah! quand des fers brûlans
Etaient prêts de percer & d'embrâser ses flancs...

On a accusé Edouard d'avoir été un Fils barbare. Il a, dit-on, détrôné son Père; il a ensuite relegué sa Mère dans une prison, où il l'a retenuë pendant 28 ans, ne lui donnant que 500 livres sterlings de pension. Le premier de ces reproches est faux dans le fait: l'autre est injuste & mal fondé dans ses conséquences.

Dabord il n'est dit nulle part, & on ne peut pas même imaginer, qu'Edouard ait détrôné son Père. Il n'avoit pas 13 ans quand sa Mère débarqua avec lui en Angleterre, & se mit à la tête de l'armée: il était né en Octobre 1313, & ce fut dans les premiers mois de l'année 1326 que la Reine déclara la guerre, non pas à son mari, mais à ses Mignons. Car le Manifeste était rempli, selon l'usage, des plus fortes assurances de respect pour le Roi. Or on ne détrône pas son Père à 12 ans & demi; & au contraire l'on croit facilement à cet âge une Mère qui dit: je suis bien éloignée d'en vouloir au trône de mon Epoux. Quand la Reine fut maitresse de la personne du Roi, elle voulut profiter de tous les avantages que lui offrait un succès qu'elle n'avait peut-être pas espéré. Elle songea à le faire déposer. Il fallut convoquer un Parlement; il fallut pour cette convocation négocier avec le Roi, qui seul avait droit de la faire. Enfin il eut la faiblesse d'y consentir. Le Parlement assemblé par son ordre lui fit son procès, le déposa, & donna la Couronne à son Fils. M. de Voltaire rapporte dans son Histoire Universelle, la forme singulière de cette déposition.

Cette

Cette scene se passa en Janvier 1327. Le jeune Edouard avait alors 13 ans & 3 mois. Il touchait donc de bien près a l'enfance, s'il n'y était pas encore. Que fit-il cependant? On eut beau lui dire que son Père était un imbécile hors d'état de regner, qu'il fallait qu'il acceptât la Couronne dans ce moment, s'il voulait se l'assurer pour l'avenir: cet enfant de 13 ans refusa net; il fit un vœu solemnel [& les vœux étaient sacrés alors] de ne jamais accepter la Couronne du vivant de son Père, sans son consentement. Ce vœu, dit Rapin Thoiras, déconcerta les mesures du Parlement. En vain le Père & le Fils demandèrent la liberté de se voir. Jamais la Reine ne le voulut souffrir. On fit plus, dit Smolett, on menaça secrettement Edouard II. de mettre la Couronne sur la tête d'un Etranger, s'il ne voulait pas la résigner a son Fils; & ce fut sur le consentement fatal que ce Prince donna enfin lui-même a sa déposition, qu'Edouard III. accepta la couronne. Aussitôt le Parlement lui nomma douze Tuteurs pour gouverner pendant sa minorité. Un des premiers était Henry de Lancastre, qui fut chargé en même tems de la garde du Roi dépose. Mais la Reine qui n'avait pas détrôné son mari pour faire regner douze Seigneurs sous le nom de son fils, s'empara du Gouvernement: & son Amant Mortimer devenu premier Ministre, fut dès-lors l'arbitre souverain des affaires du Royaume. Il excita bientôt un mécontentement général; six mois n'étaient pas écoulés que déja l'on parlait de tirer le Roi de prison; Henry de Lancastre paraissait y donner les mains; la Reine & Mortimer lui ôterent la garde du Roi, & la confierent aux deux scélérats Maltravers & Gournay qui remplirent bientôt les ordres qu'on leur avait donnés de se défaire d'un Prince qui pouvait être encore à craindre. Tout le monde sait la barbarie atroce avec laquelle on assassina Edouard II. au mois de Septembre 1327. On cacha longtems sa mort. Deux ans après on fit croire qu'il vivait encore, & sur les démarches qu'un de ses frères hazarda pour le délivrer, Mortimer & la Reine

ne firent condamner ce Prince comme rebelle & coupable de haute trahiſon. Edouard III. fut certainement le dernier à qui l'on apprit la fin tragique de ſon Père. On lui cacha même la manière indigne dont on l'avait traité dans ſes différentes priſons. On craignoit, dit Smolett, les ſuites de cet attentat, ſi Edouard III. en eût eû connaiſſance. Ce ne fut qu'en 1331, au retour du ſecond voyage qu'il fit en France, pour remettre à Philippe de Valois l'acte de ſon homage-lige, que le Parlement & toute la Nation, ſoulevés contre l'adminiſtration tyrannique de la Reine & de Mortimer, ſe plaignirent hautement au jeune Roi, & n'oublierent pas dans leurs griefs l'aſſaſſinat exécrable de ſon malheureux Père.

Voici maintenant de quelle manière Edouard le vengea. Il traita ſa Mère en Fils & en Roi. Il expoſa ſa vie pour arrêter la Reine & ſon Amant, gardés par 180 Gentilshommes, au milieu deſquels il oſa paraître preſque ſeul, & que la préſence de leur Roi épouvanta. Mortimer fut écartelé. C'eſt par erreur qu'un Hiſtorien célèbre a dit que ce Miniſtre ne fut condamné que pour des concuſſions. Rymer, Smolett & Rapin Thoiras, qui font le détail de ſon procès, mettent à la tête des chefs d'accuſation, l'aſſaſſinat d'Edouard II. *commis par ſes ordres exprès.* Si Edouard III. ne fit point périr ſa Mère, s'il ne l'accuſa point d'être la complice du parricide Mortimer, s'il ne la fit point aſſiſter au ſupplice de ce barbare; on ne voit dans cette conduite que l'effet de la tendreſſe filiale & du reſpect qu'Edouard ſe devait à lui-même.

La Reine fut traitée honorablement & avec douceur dans ſon exil. *Elle avait*, dit Froiſſard, *Chambrière pour la ſervir, Dames pour lui tenir compagnie, Chevaliers d'honneur pour la garder, belle revenue pour la ſuffiſamment gouverner ſelon ſon noble état; & le Roi ſon Fils la venait voir deux ou trois fois l'an.* Les 500 livres ſterlings, valant environ 11000 livres de notre monnoye, & ſur leſquelles on

on veut jetter du ridicule, ou n'étaient que pour les menues dépenses de la Reine, ou suffisaient alors pour l'entretien de sa maison, telle que Froissard la décrit. M. de Voltaire assure en effet que dans ce tems-là les Amiraux d'Angleterre n'avaient que six schellings par jour, & le Prince de Galles vingt. Les Rois d'Ecosse, défrayés par le Roi d'Angleterre, quand ils venaient à Londres, l'étaient sur le pied de trente schellings par jour. Cela s'accorde très-bien avec la pension de la Reine, plus forte que celle du Prince de Galles, plus faible que celle du Roi d'Ecosse. De plus gros revenus n'auraient pû servir à une Princesse si ambitieuse & si intriguante, que pour exciter de nouveaux troubles. C'est à quoi elle avait employé la pension de 60000 livres tournois qu'elle s'était fait adjuger pour l'entretien de son malheureux Epoux empriſonné, que l'on traitait cependant de la manière la plus indécente & la plus sordide; tandis que la Reine jouissait pour son Douaire [du vivant de son Mari] des deux tiers du revenu de la Couronne.

Edouard poursuivit les deux scélérats qui avaient été les instrumens de l'assassinat. Maltravers se retira au fond de l'Allemagne, où il ne put être découvert. Gournay se réfugia à Burgos; Edouard le demanda au Roi de Castille qui le rendit; & ce Monstre fut puni comme il le méritait. Edouard fit même une pension au Chambellan du Roi de Castille, qui avait donné ses soins pour le faire arrêter. Les Actes de Rymer en font foi. Que l'on juge à présent si ce Prince fut un mauvais fils; si j'ai eu tort de le faire paraître attendri sur la mort d'un père qu'il vengea avec tant d'ardeur? Cette mort nous fait frémir, nous qui la lisons aujourd'hui; combien devait-elle donc affecter un Fils; & un Fils qui avait eu le malheur, dans son enfance, d'être, pour ainsi dire, le prête-nom des Tyrans de l'Auteur de ses jours! Pour moi je me suis regardé comme très-heureux, ne pouvant, par la disposition de ma Tragédie, employer les larmes d'une

Epouse pour toucher Edouard, d'avoir pû remplacer ce sentiment par le souvenir tendre & cruel de la mort de son Père. C'était toujours peindre la sensibilité de ce Prince en lui donnant un autre motif. C'était, pour me servir encore des termes de Corneille, conserver l'Histoire en la falsifiant.

XXII.

Retourne vers ton Roi.

Godefroi de Harcourt reçut des lettres d'abolition le 27 Décembre 1346. Il servit avec éclat jusqu'à la mort de son neveu décapité à Rouen par ordre & sous les yeux du Roi Jean. Cette aventure lui fit réprendre les armes contre son Maître. Il fut tué en 1356, près de sa Terre de Saint Sauveur, en Normandie, dans un combat où il fit des prodiges de valeur. Il avait fait un Testament par lequel il avait laissé tous ses biens au Roi d'Angleterre. Cet objet fit la matière d'un des Articles du Traité de Brétigny. Edouard, du consentement du Roi Jean, donna cette succession à l'illustre Chandos. Voyez Froissard: & la Roque, Tom. 2. page 1688.

XXIII.

Je renonce à leur Trône.

Il n'y eut qu'une Trève entre les deux Rois après la prise de Calais. Cette Trève dura tout le Regne de Philippe. La guerre recommença sous le Roi Jean son Fils; & ce ne fut que par le Traité de Brétigny qu'Edouard renonça enfin à la Couronne de France.

C'est ici le moment de dire deux mots de la Loi Salique sur laquelle la plûpart des Historiens ont mal raisonné. Il y en a très-peu qui aient seulement entendu l'état de la question qui divisait Philippe de Valois & Edouard.

Le

Le vrai fondement de la Loi Salique eſt la raiſon que j'ai développée au troiſième Acte : c'eſt la volonté de la Nation qui ne permet pas que ſon Sceptre paſſe aux mains d'un Etranger. Ce principe fut reconnu & établi de nouveau par l'Aſſemblée des Grands, & par les Etats Généraux qui décidèrent la queſtion en faveur de Valois. Ce principe eſt enfin avoué par Rapin Thoiras lui-même.

Edouard connoiſſait la Loi Salique ; & il fallait bien qu'il la reconnût, puiſque Charles-le-Bel avait laiſſé une Fille qui, ſans cette Loi, aurait également exclu de la Couronne Edouard & Valois. Voila ce que n'ont pas dit des Hiſtoriens mal intentionnés ou mal inſtruits. Voilà ce qui fait avouer naïvement à Smollett qu'Edouard n'avait aucun droit au Trône qu'il reclamait.

Mais Edouard ſoutenait que la Loi Salique n'excluait les Filles que par la raiſon de la faibleſſe de leur ſexe ; & qu'ainſi les Mâles deſcendus des Filles n'étaient point dans le cas de l'excluſion. C'eſt à quoi l'on répondait avec avantage que la faibleſſe du ſexe n'avait jamais été le fondement de la Loi, puiſque l'on avait preſque toujours, pendant la minorité des Rois, remis le Gouvernement entre les mains des Reines leurs Mères. On prouvait, avec la même évidence, que l'objet de la Loi Salique avait été d'écarter de la Couronne tout Prince Etranger ; puiſque la Nation n'en avait jamais ſouffert un ſeul ſur le Trône depuis la fondation de la Monarchie : & ainſi la Loi Salique avait encore plus de force contre Edouard que contre ſa mère. On ſent bien que cette diſcuſſion n'était pas facile à mettre en vers : mais elle était indiſpenſable dans une Pièce dont les Héros ſont, pour ainſi dire, les Martyrs de la Cauſe de Philippe de Valois, & par conſéquent de la Loi Salique.

Fin des Notes Hiſtoriques.

Déliberation de la Ville de Calais, que les Magiſtrats de cette Ville ont écrite à Monſ. de BELLOY, Auteur de la Tragédie du Siége de Calais, le 9. Mars.

A l'Aſſemblée des Maires, Echevins & du Conſeil de la Ville, le Procureur du Roi de la Ville, a dit:

Meſſieurs,

Nous avons appris avec la joie la plus vive que le Siége de Calais que M. de Belloy vient de mettre au jour, a été couronné du Succès le plus éclatant: cet Auteur s'eſt couvert d'une gloire immortelle & cette Ville a l'avantage de la partager avec lui, puisqu'elle lui a fourni dans le ſujet de ſa Pièce, un de ces grands exemples d'amour, d'attachement & de fidélité, dont tout Français doit être animé pour ſon Roi, & qu'elle en a donné des preuves éclatantes, nonſeulement dans le Siége de 1346. par Edouard, mais encore dans celui de 1596. par les Eſpagnols, ou 968. Bourgeois perirent glorieuſement les Armes à la main, & ſur la brêche, & en 1657. lorsque les Eſpagnols firent une entrepriſe ſur cette Ville, dénuée de garniſon, que la bravoure des Bourgeois rendit infructueuſe.

A l'image de ces Héros toujours préſente à nos yeux, va ſe joindre celle de l'Auteur inimitable, qui à ſçu ſi bien les caractériſer; Heureux Habitans des murs qui ont vû naître Euſtache, ſi nous formons des vœux, ce ſeroit de devoir M. de Belloy à la même Patrie.

Privez

Privez d'une Satisfaction qui combleroit nos désirs, nous pouvons nous la procurer par adoption.

A cet effet le dit Procureur du Roi a conclu à ce qu'il soit écrit à M. de Belloy, une Lettre de félicitation, avec prieres de permettre qu'il lui fût présenté, dans une boëte d'Or aux Armes de la Ville avec une devise convenable, des Lettres de Citoyen & que son Portrait soit placé en cet Hôtel.

Qu'à l'effet d'exécuter la dite Délibération, M. de la Place, & le Senéchal, dont le zèle pour cette Ville est si connu, seront aussi priés d'accepter la qualité de députés, & les Procurations nécessaires pour remplir un objet aussi intéressant.

L'arrêté fut unanime, & conforme au Requisitoire.

Copie de la Lettre écrite à M. de BELLOY.

Monsieur,

C'est avec bien de la Satisfaction que nous rempliſſons les vœux de nos Concitoyens, qui nous chargent de vous adresser une copie de la Déliberation que nous venons de faire: nous espérons, Monsieur, que vous acquiescerez à nos desirs, en nous permettant de vous faire presenter des Lettres de Citoyen de cette Ville. Qui les a jamais mieux méritées! Vous venez d'éterniser sa gloire dans le tableau le plus frappant d'amour, de fidélité pour ses Rois, qui l'ont toujours caracterisée. Le nom d'Eustache de Saint-Pierre est devenu inséparable du vôtre, on ne peut se

rappeller ſon héroïſme, ſans admirer vos talens; vous avez acquis l'un & l'autre un même droit à l'immortalité: vous êtes également chers à cette Ville, elle a vu naître Euſtache, vous en ſerez Citoyen: perſonne ne fut plus patriote que lui, perſonne ne peignit mieux que vous le vrai patriotiſme.

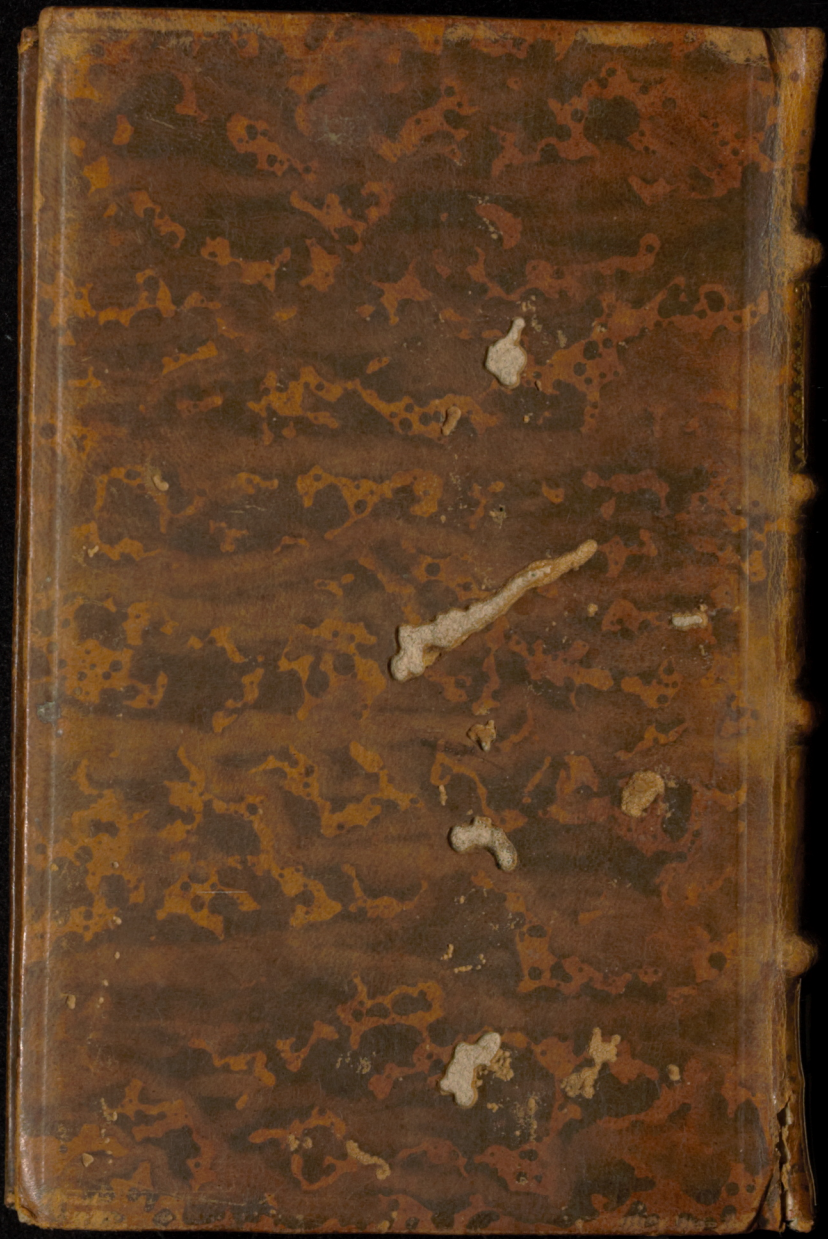
Privez de la Satisfaction de vous poſſéder dans nos murs, & de vous y payer le tribut de notre reconnoiſſance; permettez au moins, Monſieur, qu'en plaçant votre portrait à côté de nos plus illuſtres Bienfaiteurs nous laiſſions à nos neveux un ſouvenir éternel du juſte attachement que la Ville de Calais vous a voué.

Nous avons l'Honneur d'être, &c.

Lettre de M. de VOLTAIRE à M. de BELLOY.

Si je ſuis presqu'entierement aveugle, Monſieur, j'ai encore des oreilles & les cris de la renommée m'ont appris vos grands ſuccès. J'ai un Cœur qui s'y intéreſſe; je joins mes acclamations à celles de tout Paris: jouiſſés de votre bonheur & de votre merite. Il ne vous manque que d'être denigré par Freron, pour mettre le comble à votre gloire. Je vous embraſſe ſans ceremonie; il n'en faut point entre confreres.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82207401X/phys_0163
DFG


Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82207401X/phys_0164
DFG

on qui combleroit nos
ous la procurer par a-

ureur du Roi a conclu
de Belloy, une Lettre
res de permettre qu'il
e boëte d'Or aux Ar-
deviſe convenable, des
e ſon Portrait ſoit pla-

la dite Délibération,
Senéchal, dont le zèle
nnu, ſeront auſſi priés
éputés, & les Procura-
nplir un objet auſſi in-

& conforme au Requi-

ite à M. de BELLOY.

Satisfaction que nous
nos Concitoyens, qui
dreſſer une copie de la
venons de faire: nous
vous acquieſcerez à nos
nt de vous faire pré-
yen de cette Ville. Qui
ées! Vous venez d'éter-
pleau le plus frappant d'a-
Rois, qui l'ont toujours
Euſtache de Saint-Pierre
u vôtre, on ne peut ſe

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82207401X/phys_0165
DFG